



Jacques Bruaux,
Héraut Crieur, Conteuse
Les habitants de la rue
Karina Decort

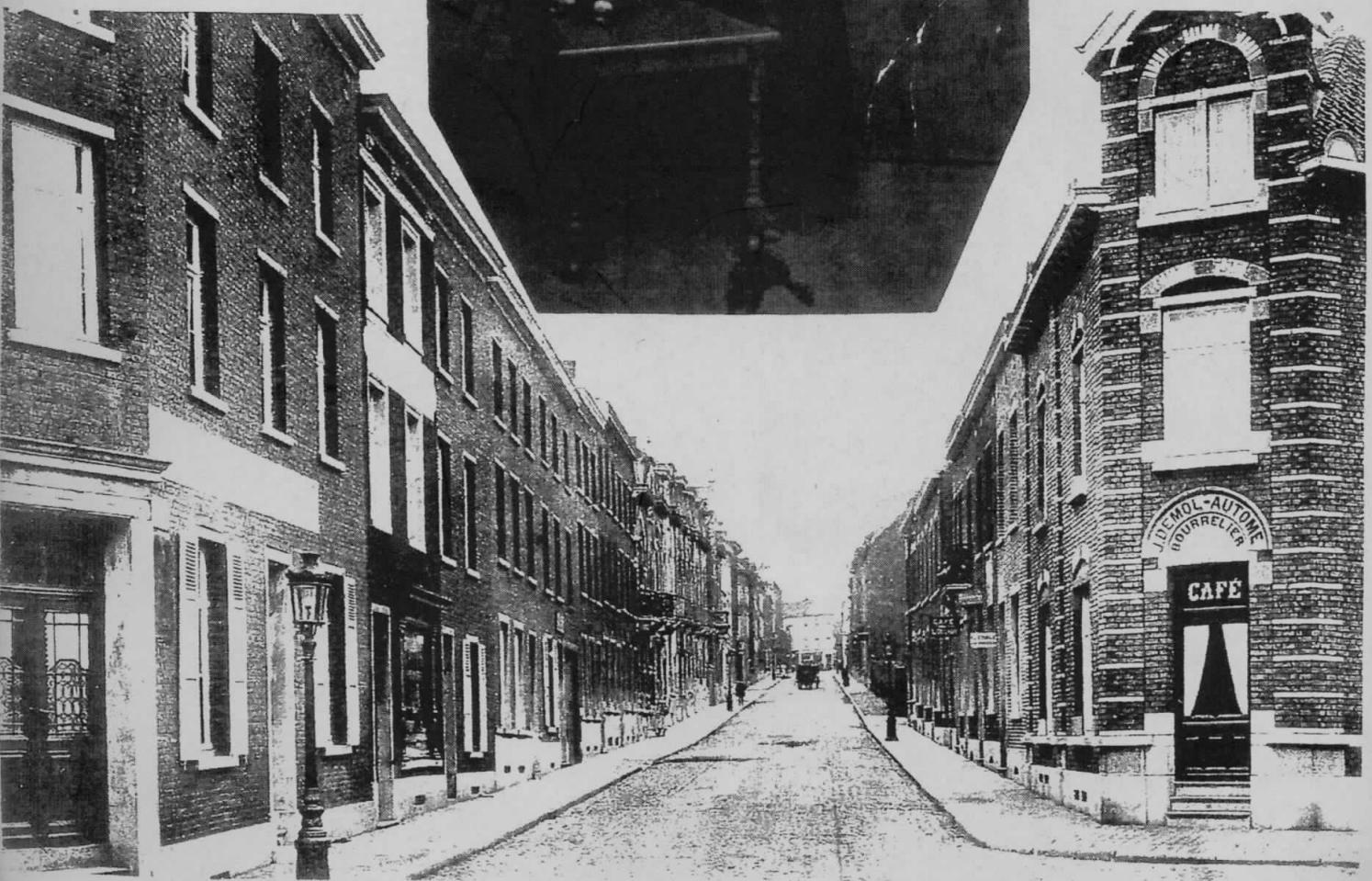
Le Centre culturel
et
le Syndicat d'Initiative de Braine-le-Comte
présentent:

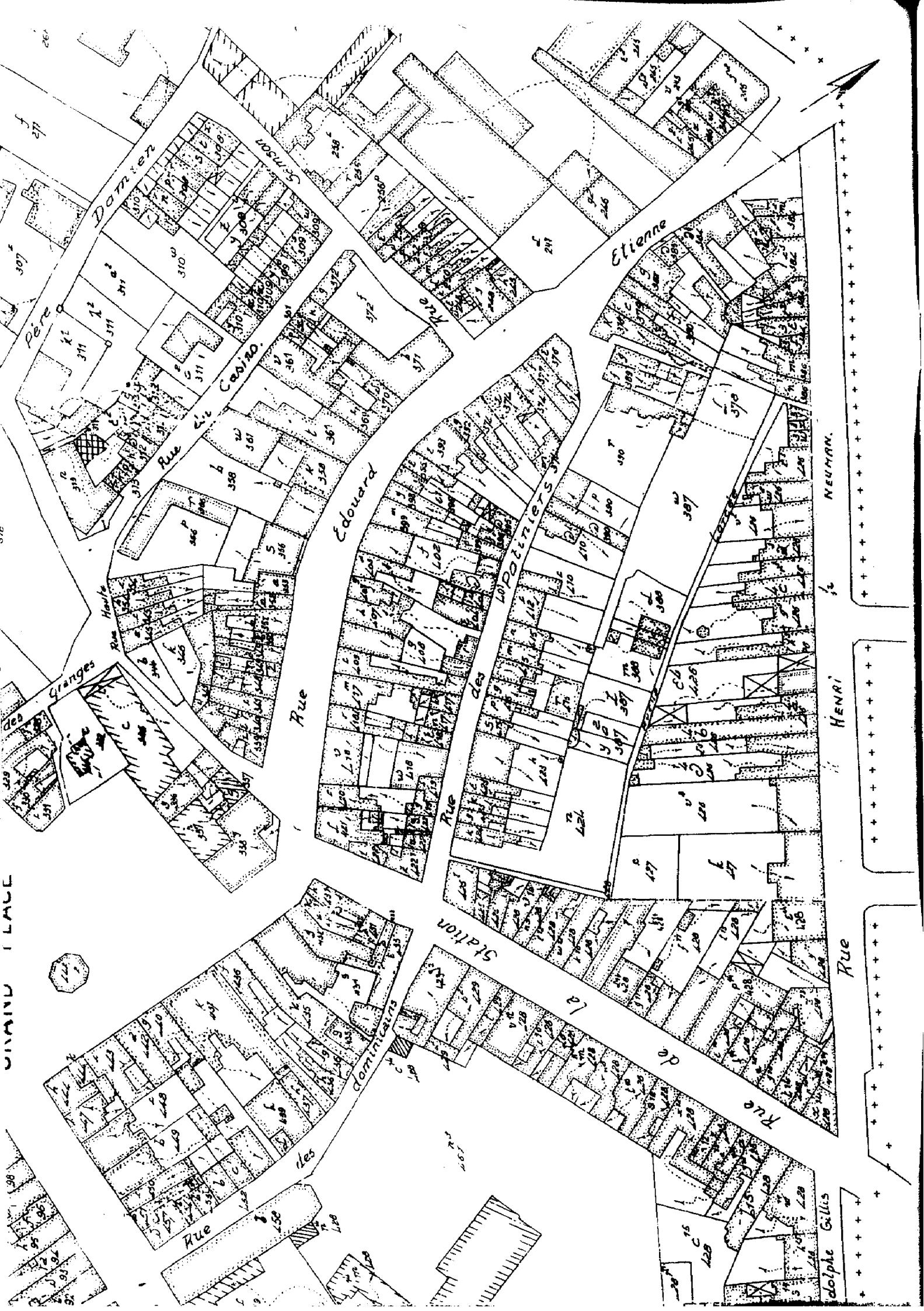
"Lorsque Braine m'est conté..." (17)

« MÉMOIRE DES RUES »

2ème partie

LA RUE HENRI NEUMAN





MÉMOIRE DES RUES

LE N° 14

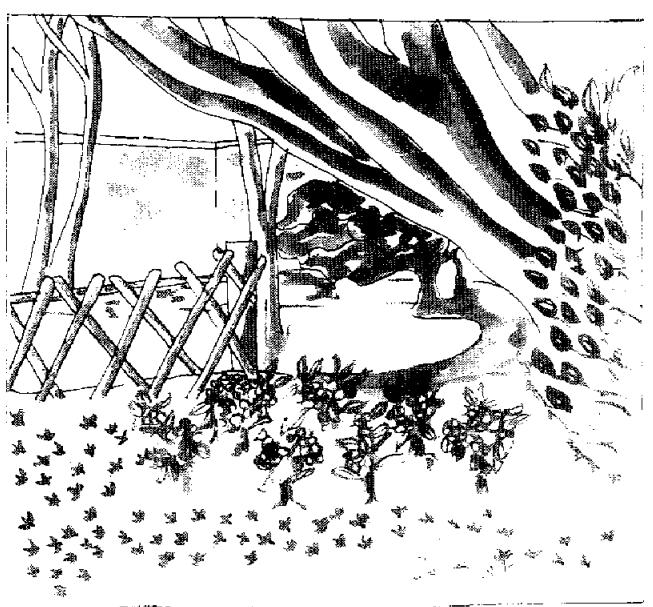
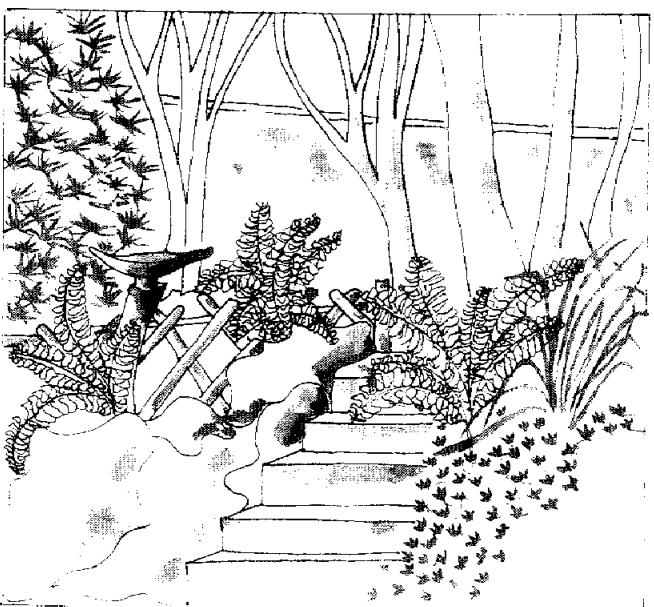
Venant du Québec, et ayant à travailler en Belgique, nous vivions déjà à Braine-le-Comte depuis 3 ans. Nous y étions venus nous installer parce que nous voulions vivre en Wallonie et avions choisi Braine-le-Comte principalement à cause de la commodité de sa gare.

Obligés de déménager au retour du propriétaire qui nous avait loué sa villa rue des Postes, nous étions désolés à l'idée de devoir quitter cette ville. Séduits depuis le tout début par ses petites rues aux hautes maisons étroites percées de fenêtres étincelantes (lavées presque chaque semaine en même temps que le pas des portes), de sa place charmante, de ses habitants non moins charmants, nous avons parcouru les rues à la recherche d'un nouveau logement et c'est en passant par hasard par cette rue Henri Neuman, trop magnifique pour que l'on puisse même

rêver d'y habiter, qu'une affiche annonçant une maison à louer a attiré notre attention.

Quand la porte du numéro 14 s'est ouverte, nous sommes tombés sous le charme de cette maison de maîtres de la fin du XIX^e siècle; au Québec, nous dirions *tombés en amour* avec ses grandes pièces aux immenses portes, aux plafonds moulurés, aux carrelages extravagants, aux vitraux d'époque, et par dessus tout, tombés en amour avec son jardin extraordinaire.

Quand monsieur Jacques Bruaux m'a invitée à collaborer à sa chronique Mémoire des rues, j'ai accepté avec joie. C'est donc avec un regard neuf, curieux, amoureux, empreint d'une certaine dévotion que je découvre cette maison et que je vous convie à partager son charme et son histoire.





ASSOCIATION DES ÉLÈVES DIPLOMÉS
DE L'ÉCOLE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE
de BRAINE-LE-COMTE

L'Industrie Brainoise

CONFÉRENCE

DONNÉE LE 11 MAI 1919

PAR

Jules CHARBONNELLE

Architecte
Professeur de constructions civiles



L'architecte Jules Charbonnelle



L'imposante façade du N° 14

MÉMOIRE DES RUES

Le docteur Delvallée, originaire de Flobecq et diplômé de l'Université de Bruxelles en 1848, arriva à Braine-le-Comte en juin 1877 afin de reprendre le cabinet et la maison du docteur Victorin Roulez décédé 3 mois plus tôt. Les affaires prospérant, il rêva d'une autre habitation que l'antique demeure de la rue du Pont. Il acheta rue du Rempart un terrain de 20 mètres de large sur 60 de profondeur et il chargea l'architecte Jules Charbonnelle, qui habitait en face de chez lui, de dresser les plans. Le jeune architecte de talent y mit tout son cœur et le docteur ne regarda pas à la dépense pour avoir une habitation de bourgeois cossu.

En 1885, il y entra avec son épouse et ses deux fils et bien entendu, une servante à la disposition des maîtres du matin au soir, 365 jours par an. Hélas, le docteur ne profita pas longtemps de la belle maison. Le 26 février 1891, il déceda et sa veuve quitta Braine l'année suivante pour aller vivre à Saint-Gilles, rue d'Angleterre 22, après avoir vendu la maison au docteur Arthur Demanet.

Diplômé de l'Université de Bruxelles en 1889, et originaire de Emptinne, le docteur Demanet était déjà installé à Braine, rue du Pont, où il avait épousé en 1881 la fille du chirurgien Jacquet. L'année suivante naissait Arthur. En 1892, ils aménageaient rue du Rempart et, est-ce l'effet de la belle chambre romantique, en 1894 naissait Jeanne.

Le docteur déceda en 1905. Sa veuve quitta Braine en 1919 et vendit la maison à Arnould Duveillier, marchand de chevaux. À cette époque, la profession était très lucrative pour celui qui connaissait le métier et avait l'oeil. En effet, depuis environ 1860, le cheval de trait belge était un des plus puissants au monde, d'où un commerce florissant suite à la grande demande de l'industrie et du commerce; mais cet âge d'or ne dura pas même un siècle, la traction chevaline étant remplacée par la traction mécanique.

En novembre 1941, le vétérinaire Joseph Meurée acheta la maison et y demeura avec sa famille jusqu'au début des années 80. Il ne quitta pas pour autant la rue Henri Neuman, puisqu'il s'installa un peu plus haut, au numéro 10, où il habite toujours.

La maison est en location depuis son départ. L'avocat Étienne Paridaens et sa famille l'habitèrent pendant plus de 7 ans avant de déménager...juste en face, au numéro 23. Il semble que l'on ne quitte pas aisément la rue Henri Neuman!



Joseph Meurée en vétérinaire militaire



La famille Meurée au jardin: Joseph Meurée, son épouse Lucille Bagnet, l'aînée Marie-Hélène, la cadette Marie-Ange et la benjamine, Marie-Christine.



MÉMOIRE DES RUES



La rue Henri Neuman descend de la rue de la Station jusqu'au carrefour de la Coulette en pente assez raide. La façade de la maison étant très large, si le garage arrive de plein pied avec la rue, la fenêtre du living se retrouve à près de 2 mètres au-dessus du trottoir. La double porte d'entrée en bois se cache dans un renfoncement de trois marches de pierre bleue.

En franchissant cette porte, on se retrouve dans une entrée majestueuse où il faut encore gravir 2 marches pour arriver au niveau du rez-de-chaussée. Nous avons devant nous une double porte décorée de vitraux fermant le corridor qui mène au jardin dont nous reparlerons. Sur la gauche, double porte qui ouvre sur le bureau, sur la droite, double porte qui ouvre sur le salon. Cette pièce rectangulaire s'orne d'un plafond mouluré dont le motif central en ovale est très élaboré. Ces moulures devaient être polychromes à l'époque. L'imposante cheminée de marbre surmontée d'un miroir biseauté a gardé son poêle à charbon ornementé de dorures et de petits carreaux d'où l'on pouvait surveiller le feu. Pauvre petit feu, d'ailleurs, pour chauffer une si grande pièce. À notre entrée dans cette maison, un tapis cachait le plancher. Nous l'avons mis à nu, poncé et vitrifié. La chaleur rose du bois donne à la pièce une riche luminosité. Le salon est séparé de la salle à manger par une arcade et des portes vitrées.

Les immenses fenêtres de la salle à manger donnent une vue spectaculaire sur le jardin, une vue découpée par le haut d'une verrière arrondie aux motifs floraux en volutes dans des tons d'or et de violet. Le jardin y apparaît comme un parc dessiné à l'ancienne, avec une allée qui en fait le tour. Un cerisier japonais suit la même courbe que la verrière en retombant vers le centre où genèvrier, ronds de rosiers, massif de rhododendrons, bouquets de narcisses et de tulipes, poiriers en fleurs se renvoient les taches de couleur derrière un large bosquet d'hortensias qui marque la limite entre la terrasse et le jardin auquel on accède par 6 marches de pierres. Le geste d'ouvrir la porte du jardin nous fait pénétrer dans un monde à la fois champêtre et sophistiqué, préservé du bruit de la rue et de l'activité de la ville, un espace de tranquilité et de beauté de nature à faire oublier la trépidance de la vie à l'extérieur. Comme si on se retrouvait tout à coup à la campagne, dans le silence et la majesté d'un sous-bois.

MÉMOIRE DES RUES

L'intérieur de la maison donne aussi cette impression tant la présence du jardin impose son ton. La cuisine s'ouvre sur la terrasse, ce qui fait qu'en belle saison, on peut y prolonger les soupers jusque tard dans la nuit. C'est la seule pièce de la maison que nous ayons adaptée en y installant un équipement de cuisine moderne. C'est aussi la seule pièce de la maison où le haut plafond a été descendu, avant notre arrivée, à hauteur raisonnable par un faux plafond en planches de sapin qui ne dépare pas trop le caractère de la maison.

Mis à part le plancher du salon, toutes les pièces du rez-de-chaussée, y compris l'entrée, sont carrelées de motifs différents, colorés, fleuris, extravagants. Chaque pièce a aussi sa cheminée. Avec les vitraux des fenêtres, des portes travaillées, avec les moulures aux murs et aux plafonds, avec l'escalier à rampe de bois vernis et à l'épais tapis rouge vif, on ne peut qu'y sentir le soin très particulier qui a présidé à sa construction dans l'esprit de la fin du siècle dernier.

Les 4 chambres à l'étage sont spacieuses, éclairées. La chambre des maîtres donne sur le jardin par deux hautes fenêtres. Deux petites bibliothèques encastrées entourent ce qui reste d'une cheminée où un faux feu alimenté au gaz de ville devait donner une impression de chaleur. On retrouve d'ailleurs la trace des tuyaux de gaz de ville dans toutes les pièces où ils alimentaient l'éclairage, et à certains endroits, le chauffage. Dans une des bibliothèques est dissimulé un coffre-fort dont la combinaison s'est perdue. Entre les deux chambres donnant sur la rue, une petite pièce a été aménagée en garde-robe avec de hautes armoires en chêne. C'est là, m'a-t-on dit, que l'on mettait le linge sale en attendant la prochaine lessive, ce qui n'avait lieu que tous les trois ou six mois dépendant de l'ampleur du trousseau de la maisonnée. Ce fait explique ce qui avait toujours été un mystère pour moi, le trousseau de la mariée: tant de paires de draps, tant de chemises, tant de jupons devaient servir à durer entre les lessives qui étaient l'entreprise d'une semaine et pour laquelle on engageait des femmes à journée. En espérant qu'il fasse beau temps pour que le linge puisse sécher et blanchir sur l'herbe du champ de la blanchisserie situé juste en bas de la rue.

Cela m'amène à vous parler du sous-sol où se trouvait, entre autres, la buanderie. On y retrouve sept pièces, carrelées évidemment! Avec les chambres mansardées du grenier, c'était sans doute là le quartier des domestiques. Car comment vivre dans une maison pareille sans domestiques à cette époque où tout se faisait à la main, où l'on devait recevoir beaucoup et souvent? Nous pensons que la cuisine, l'office, se trouvait au sous-sol. Une petite pièce est meublée d'un évier creusé dans une grande pierre bleue. Au mur, une étagère en bois pour faire sécher les bouteilles, une plaquette de tôle émaillée à quatre crochets pour y suspendre les linges. Autre détail qui illustre la nécessité de ne pas salir de linge inutilement, chaque crochet est identifié: verres, couteaux, assiettes, mains.

La buanderie donne sur le jardin où l'on monte par un escalier de pierre. On allait y puiser de l'eau au puit dont on retrouve encore la trace bien qu'il ait été comblé depuis. Une grande cuve de cuivre posé sur un brasero, probablement alimenté au charbon, servait à bouillir le linge. Un instrument plus moderne a été laissé là aussi, c'est une essoreuse électrique. Cela a dû être d'un grand secours aux lavandières qui devaient auparavant tordre à la main le linge qui de ce fait prenait beaucoup plus de temps à sécher. De multiples cordes étaient tendues dans cette pièce pour y suspendre le lavage, ainsi que dans une des pièces du grenier.

MÉMOIRE DES RUES

La cave à charbon sous la porte d'entrée recevait son chargement directement à partir d'une trappe carrée en pierre bleue découpée dans le trottoir. Une grande pièce lambrissée à mi-hauteur devait servir de salle commune pour les domestiques. Une autre pièce où se trouve actuellement la chaudière ne m'inspire pas de fonction déterminée. Jouxtant la buanderie, le garde-manger. Sous la cuisine, la cave à vins, sublime, faite de 16 voûtes de briques numérotées, au sol proprement couvert de sable jaune et dont la température idéale varie à peine d'une saison à l'autre. Le propriétaire actuel, monsieur Joseph Meurée, me disait "qu'en ce temps-là, madame, on buvait le vin au siau!" (seau).

Pour la petite histoire, nous reproduisons ici un rapport que reçut le Major von Zwell, commandant de la place, le 17 novembre 1915. Durant la guerre 1914-1918, l'autorité occupante allemande exigea des Brainois ayant plus de 500 bouteilles de vin en cave de les déclarer. Les Brainois possédant un esprit de résistance bien connu, plusieurs bourgeois murèrent une partie de leur cave à vin afin de ne déclarer que le strict minimum.

La veuve du docteur Arthur Demanet déclara de 1000 à 1100 bouteilles. Au N°9 de la rue du rempart, Camille Mahieu, commerçant, déclara également de 1000 à 1100 bouteilles, tandis qu'au N°15, le banquier Ernest Jurion en déclarait 2350.

Suite à votre demande, nous vous faisons parvenir le relevé des habitants de cette ville qui nous ont remis une déclaration de possession de plus de 500 bouteilles de vin.



| | | | |
|-------------------------|-----------------|-------------------------|---------------------------------|
| Saliez, Maurice | Notaire | Grand-Place 30 | 1 600 environ . |
| Zech, Paul | Industriel | Grand-Place 39 | 1 800 |
| Detry, Arthur | Pharmacien | Grand-Place | 1 500 |
| Piron, Louis | Commerçant | Grand-Place | 737 |
| Saintain, Télesphore | Rentier | Rue de la Station 19 | 725 |
| Saintain, Hyacinthe | Rentier | Rue de la Station 21 | 735 |
| Piron-Baudelaire, Louis | Commerçant | Rue de la Station | 700 |
| Mahieu, Jules | Industriel | Rue de la Station | 1 200 |
| Jurion, Louis | Drogiste | Rue de la Station 53 | 600 |
| Neuman, Henri | Bourgmestre | Rue de la Station 60 | 1 800 |
| Michel, Alphonse | Industriel | Rue de la Station 66 | 1 000 |
| Oblin, Aimé | Docteur | Rue de la Station 75 | 800 |
| Veuve Ernest Willem | Ingénieur | Rue de la Station 103 | 1 375 |
| Heuchon, Jules | Rentier | Rue de la Station 127 | 600 |
| Jurion, Auguste | Banquier | Rue du Chemin de fer 16 | 600 |
| Heuchon, Émile | Échevin | Rue du chemin de fer | 1 500 |
| Mahieu, Camille | Commerçant | Rue du Rempart 3 | de 1 000 à 1 100 |
| Jurion, Ernest | Banquier | Rue du Rempart 9 | 2 350 |
| Veuve Arthur Demanet | Docteur | Rue du Rempart 20 | de 1 000 à 1 100 |
| Dazemanne, Alfred | Commerçant | Rue de Messines 12 | de 1 000 à 1 200 |
| Hanon de Louvet, Éd. | Notaire | Rue de Bruxelles 60 | 3 000 environ |
| Michaux, Hector | Curé | Rue de l'Église 4 | 1 257 |
| Fauconnier, Edmond | Occuliste | Rue Édouard Étienne 3 | 1 280 y compris vins médicinaux |
| Charbonnelle, Jules | Architecte | Rue Édouard Étienne 6 | 559 |
| Veuve Papleux, Alfred | Régisseur | Rue Édouard Étienne 22 | 625 |
| Leheuwe, Auguste | Fermier/Malteur | Rue Édouard Étienne 38 | 700 |
| Deflandre, Émile | Brasseur | Ave. de la Houssière 60 | 970 |
| Bouret, Louis | Rentier | Rue Neuve 25 | 1 070 |
| Étienne, Jules | Rentier | Rue Beaudoin IV 28 | de 1 000 à 1 100 |
| Papleux, Auguste | Régisseur | Rue de Mons 78 | 650 |
| Hérouet, Edmond | Avocat | Rue de Mons 1 | 1 200 |
| Brymard, Arthur | Commerçant | Rue de Mons 24 | de 2 000 à 2 500 |
| Plisnier, Hector | Commerçant | Rue de Mons 57 | 517 |
| Mahieu, Robert | Industriel | Ave. de la Houssière 17 | 600 |
| Zech, Théophile | Industriel | Rue de Mons 101 | 700 |

MÉMOIRE DES RUES

Vous ai-je dit qu'en partant de la cave pour monter au grenier, il faut gravir 60 marches? En évaluant chaque marche à 18 cm de moyenne, vous voyez la proportion. Lorsque la cuisinière, après sa journée de travail, après avoir rangé la vaisselle et récuré les chaudrons, monte au grenier pour retrouver sa chambre sous les combles, elle doit bien des fois les compter une à une. Des quatre pièces du grenier, une seule est restée à l'état brut et donne directement sous le toit dont la structure en bois est apparente. Les trois autres pièces devaient servir de chambres pour les domestiques. Les murs et le plafond sont blanchis à la chaux, les planchers sont de bois brut. Une ouverture dans le mur communique avec la cheminée. Ils se servaient probablement de petits poêles à charbon.

La salle de bains a été bâtie au-dessus du garage, ce qui la place à l'entresol sur le palier entre les deux escaliers menant aux chambres. Seul le plafond n'est pas carrelé! Le sol est recouvert de carreaux là aussi floraux, colorés, et les murs carrelés de blanc parsemés de losanges turquoises se terminent par une frise où un oiseau-mouche bigarré survole éternellement un étang de nénuphars. Les sanitaires vert-eau voguent sur 16 m². Une grande fenêtre s'ouvre sur le jardin qui à cette hauteur, est presque de plein-pied.

Le garage pavé communique avec le jardin. Son grenier abritait un pigeonnier, peut-être en usage avant ou après qu'on ait bâti le pigeonnier de briques qui tombe en ruines au fond du jardin et où un corbeau blessé avait élu domicile au moment de notre arrivée. Il est mort depuis, paix à son âme de corbeau!

Chantal Auger



Témoignage :

Lettre de Sylvie Maris :

« Monsieur,

Voici comme promis les réflexions sur les maisons sises au n°47 et au n°14 de la rue Henri Neuman. J'espère que cela vous aidera dans votre travail : je suis à votre disposition si vous désirez plus d'informations.

« - Les maisons n°47 (Dr Antoine Potvin) et n°14 (Mr Meurée) sont deux maisons où j'ai été très heureuse.

* n°47 : mon enfance et surtout mon adolescence ont été illuminées par la tendresse et la présence à mes côtés de mes grands-parents maternels qui m'ont appris la passion d'un métier, le sens des Autres.

* n°14 : j'y ai vécu avec Bonheur les premières années de nos deux enfants : Antoine et Henry.

- Ces deux maisons présentent des différences : la maison du n°14 me paraît plus cossue.

1. un vitrail magnifique représentant un soleil et un oiseau décore la salle de séjour.

une cheminée splendide (style liégeois) se trouve au milieu du salon.

au n°47: quelques vitraux à l'intérieur de la maison : il s'agit seulement de petits rectangles dans la cage d'escalier.

2. la maison du n°14 témoigne de l'existence - dans le passé - d'un important personnel de maison.

* au niveau des caves : une cave destinée au nettoyage du linge, au repassage du linge.

* au 2ème étage : une série de chambrettes destinées à loger le personnel.

Rien de tel au n°41.

3. la maison n°14 possède un jardin de rocallie et un terrain plus étendu que celle du n°41. »

Sylvie Maris.



Témoignage de Mme Magdeleine Brulé-Rappe habitant au N°2, 1er étage :

« *Devant quitter la maison que j'habitais où s'étaient accumulés, au fil du temps, les meubles et objets auxquels mon cœur s'était attaché, je devais trouver un autre nid.*

Le hasard fit rencontrer à mon fils cet appartement qu'il me proposa. Habituée à une maison, à un jardin, ce fut à première vue angoissant.

Que faire ? Je me suis trouvée au pied d'u mur.

Supporter la séparation d'une maison, d'un jardin, de meubles, de bibelots toujours connus, ou ... y rester éternellement attachée.

J'ai choisi la première solution et voici plusieurs années que je suis installée ici. Je ne regrette rien.

En effet, avec l'aide de mes enfants, nous en avons fait un petit appartement chaleureux dans la ville.

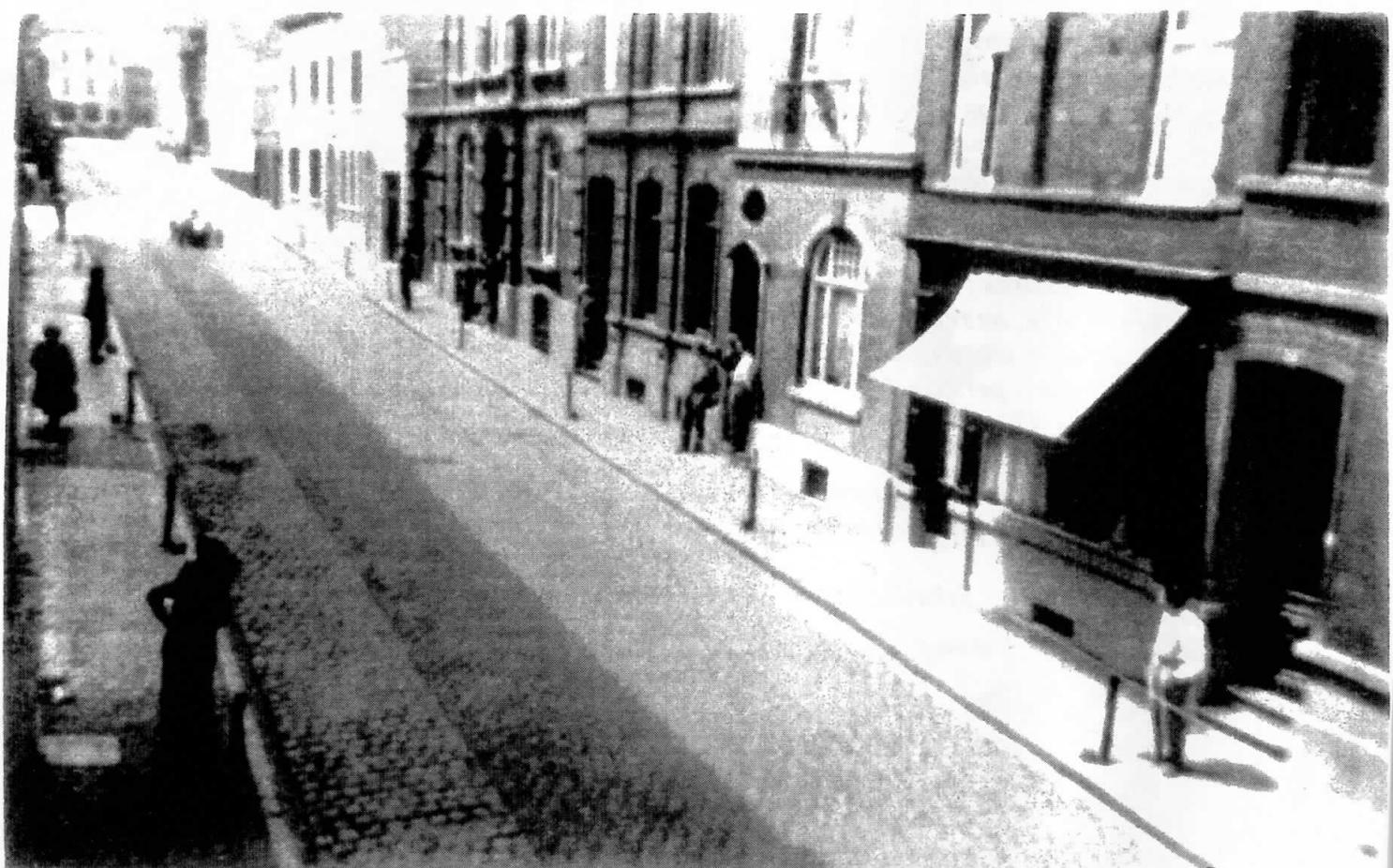
Des voisins agréables et accueillants, des commerces très proches, des promenades et rencontres faciles. Je m'y sens bien.

Je suis heureuse quand quelqu'un y donne un coup de sonnette et y passe un moment de rencontre, de sérénité et d'amitié.

C'est ce que je souhaite du haut de mon 1er étage.

Bon vent.

Magdeleine Brulé-Rappe. »



Camille Arnould est marié à Bernadette Demesse originaire d'Henripont, fils de Léopold Arnould bourgmestre de Henripont et frère de Léonard qui devint bourgmestre à Henripont puis conseiller communal à Braine-le-Comte après la fusion des communes. Docteur en médecine et licencié en art dentaire de Louvain du 30 juillet 1942, il s'installe au 26, rue Edouard Etienne et achète en 1947 rue Henri Neuman le superbe terrain de 22 mètres à rue sur 45 mètres de profondeur où Charles Roland exposait les machines agricoles qu'il vendait. Une maison fut bâtie où il put élever ses six enfants et installer son cabinet dentaire. Ses six enfants (Agnès, Jean-Louis, Bruno, Françoise, Thérèse et Dominique) lui donnèrent 12 petits enfants : Patrice, Laurent, Valérie, Karin, Thomas, Muriel, Laurence, Manon, Caroline, Emmanuelle, Anne-Sophie, Jean-François et bientôt 7 arrières petits enfants.

De plus, Camille Arnould fut président de la balle pelote de 1946 à 1963.

CONFITURERIE NATIONALE BELGE

USINE À VAPEUR

Télégrammes:
HORLAIT-FRUIT
BRAINE-LE-COMTE

FRUITS en GROS IMPORTATION EXPORTATION

V VE AIMÉ HORLAIT ET FILS

Brai Comte, le 19 août 1911

TELEPHONE: BC. 21 RÉSEAU DE BRUXELLES

PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME

DE MADAME

ÉLISE GAILLY

Née à Braine-le-Comte, le 23 Avril 1855
et y décédée le 8 Novembre 1924,
après une pénible maladie, munie des secours
de la Religion.

PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME

DE MONSIEUR

AIMÉ HORLAIT

ÉPOUX DE DAME

Élise GAILLY

Né à Braine-le-Comte, le 17 janvier 1854
et y décédé le 4 avril 1906,
après une longue et pénible maladie, munie des secours
de la religion.

Aimé Horlait est né à Braine en 1854. Intelligent et travailleur, il sera de longues années le receveur de la Commission des Hospices.

A 22 ans, il épouse la Brainoise Elise Gailly âgée de 21 ans, fille de André et Apolline Viseur qui sont cultivateurs. La jeune mariée est bonne commerçante et comme son mari croit en l'avenir de Braine, ensemble ils achètent dans la rue du Rempart un terrain de 14 mètres de large sur 55 mètres de profondeur. Soit 7 ares 7 centiares avec sortie dans la ruelle Larcée. Les plans sont dressés par l'architecte Charbonnelle : une maison de 8 mètres de large et sur les 6 autres mètres de façade, on érige une fausse porte permettant l'entrée des chevaux et des camions vers les locaux situés dans le jardin où le jeune ménage installe une fabrique de pâte de pommes en 1900 , il travaille avec un moteur et un générateur de cinq chevaux. En 1904, le générateur est porté à quinze mètres carré de surface de chauffe. En 1906, Aimé décède à 52 ans et son fils Léon âgé de 26 ans qui a terminé des études commerciales à Anvers revient d'Allemagne où il effectuait un stage et, avec sa mère, ils continuent l'édification d'une nouvelle usine rue du Moulin (des Etats-Unis) où, en 1907, dans de vastes installations, on place un générateur de quarante mètres carré de surface de chauffe. Léon placera ensuite un générateur de cent mètres carré de surface de chauffe pouvant fabriquer plus de 10.000 kg de confiture par jour. Soit en un an plus de deux millions de kilos utilisant 800.000 kg de sucre et plus de 1.200.000 kg de fruits de toutes sortes.

Monsieur Jentges et son épouse Colette Horlait m'ont expliqué que ce générateur de cent mètres carré de surface de chauffe était une chaudière à vapeur d'où partait une grande quantité de petits tubes de cuivre où circulait la vapeur et qui allaient s'enrouler autour des 5 cuves de cuivre afin de mettre les fruits en ébullition. Cette même machine à vapeur faisait tourner également un axe qui traversait la salle des machines. Sur cet axe étaient fixées par leur centre plusieurs grandes roues. Suivant la nécessité, on plaçait sur ces roues une courroie sans fin qui actionnait les machines : dénoyauteuses de cerises et de prunes, les presses pour extraire le jus des groseilles et des pommes,... Depuis 1917, la chaudière actionnait également la génératrice d'électricité qui éclairait l'usine et la maison de Léon Horlait rue de la Station à l'instar des usines Catala.

L'activité étant saisonnière, on procédait d'abord à une première ébullition et ensuite, on versait les fruits bouillants dans des bocaux de verre fabriqués spécialement et d'une contenance de quinze litres. Les ouvrières allaient puiser dans la cuve au moyen de cruche de cuivre rouge de huit litres dont elles versaient ensuite le contenu dans les bocaux. On y ajoutait un anti-fermentant et l'on bouchait les bocaux avec un bouchon de liège. On empilait les bocaux dans la réserve et plus tard on remettait les fruits en ébullition dans les cuves afin de les transformer en confiture de premier choix. C'était la spécialité de la maison. La confiture était livrée au consommateur dans un récipient qui lui servira par la suite de verre, casserole, ...

Léon Horlait décédera le 29 mai 1940 à 61 ans. Après avoir vu son usine bombardée et saccagée. La confiturerie était restée une affaire purement familiale, aucun membre de la famille ne désirant s'investir à fond pour relancer les activités, les vastes bâtiments furent vendus en 1961 à la ville de Braine-le-Comte qui y installa un service incendie.

Elise Gailly décéda en 1924. La maison fut louée à la veuve Charles Blondeau, sa fille et son gendre tous de Givry où ils retournèrent en 1952.

Ensuite, divers locataires se succédèrent. La maison fut vendue en 1991 et François Bernard, le nouveau propriétaire, y aménagea en 1992 accompagné de son épouse et de leurs deux filles Chloé et Laura.



En 1964 :
transformation de la confiserie Horlait.



Léon Horlait et son épouse.



Le N°18.

Depuis le mariage de son fils Léon, la veuve d'Aimé Horlait vivait seule au N°16. Pour rentabiliser les six mètres de terrain à rue laissés libre par le départ de la confiturerie, on chargea l'entrepreneur Delescolle d'y bâtir une maison que l'on put louer dès 1922 à Jules Gailly et à son épouse Malvina Caty. C'était le frère d'Elise Gailly dont la santé laissait à désirer aussi, ils étaient chargés de veiller sur elle. A cet effet, on avait fait une porte de communication dans le jardin. Au décès de Jules Gailly, en 1934, la maison fut louée à Victor Laurier jusqu'en 1940.

De 1940 à 1960, elle fut occupée par les propriétaires Colette Horlet et son époux. Et depuis 1977, elle est louée à Anne-Marie et Jack Houssa

Témoignage de Jack Houssa

« Après avoir été nommé, en 1945, directeur des services de la Médiathèque nouvellement créée à La Louvière, il me fut nécessaire de m'établir plus près de La Louvière. Je ne souhaitais pas m'installer à La Louvière. Mon dévolu se porta donc sur Ecaussinnes ou Braine-le-Comte, avec préférence pour cette dernière étant donné ses meilleures communications ferroviaires avec Bruxelles.

Au cours de l'hiver 1976-1977 et du printemps 1977, je visitai plusieurs maisons dans les deux localités. Vers la fin du printemps 1977, l'agence qui m'informait m'indiqua une « maison bourgeoise » à louer à Braine-le-Comte, au centre ville, près de la gare. Il s'agissait évidemment du 18, rue Henri Neuman. Je rendis visite au propriétaire, après avoir visité la maison. Le propriétaire m'indiqua qu'il avait plusieurs candidats, mais ce qui emporta le morceau fut le fait que le propriétaire, au vu de mon nom, me demanda si mon père avait été officier à Ath, dans les années 30. Le propriétaire en entendant ma réponse positive, m'indiqua qu'il avait servi sous les ordres de mon père à cette époque. Voilà pourquoi et comment je devins habitant à Braine, en 1977, depuis 20 ans donc. »

Un autre souvenir : en 1977, en faisant le tour du centre ville de Braine-Le-Comte, à plusieurs reprises, on m'indiqua que la rue Neuman était la rue « des érudits ». J'espère ne pas avoir trop déparé la rue...

Jack Houssa

Confiturerie Nationale Belge V^{VE} LÉON HORLAIT



TÉLÉPHONE B.C. 21

Télégrammes
HORLAIT - CONFITURES
BRAINE-LE-COMTE

COMPTRE CHÈQUES POSTAUX N° 3853.67

REGISTRE DU COMMERCE : MONS N° 1157

USINE A VAPEUR

MARQUE DÉPOSÉE

Braine-le-Comte, le

19

ALBERT BOUCKAERT

Les Journaux de Braine-le-Comte (1852-1921)

ÉTUDE COMPRENNANT L'ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE
ET ANECDOTIQUE
DE 89 PÉRIODIQUES (JOURNAUX ET REVUES)

Preface de PAUL OTLET

6 Reproductions hors-texte



BRUXELLES
OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR
70. Rue Veydt (Quartier Louise)

1921



Le N°20.

En 1890, nous y trouvons la veuve Wastiau Pierre, négociante. Elle y vit avec ses trois filles : Sylvie, Mathilde et Jeanne qui est l'épouse d'Adolphe Bouckaert dont le fils Albert, né à Braine en 1891, sera l'auteur de l'étude « Les journaux de Braine-le-Comte » où Paul Otlet nous dit dans la préface : « Qu'à chaque cité incombe le devoir intellectuel de procéder à la conservation des journaux sortis des imprimeries locales » (objectif du Mundaneum qui devrait s'ouvrir à Mons).

En 1919, les Bouckaert partent habiter à Woluwé-Saint-Lambert. Entre alors Gaston Leroy né à Ghlin en 1895. Il y installe son salon de photographie. Mais en 1921, il s'installe rue de la Station.

Les soeurs Agneessens de Courtrai y ouvre alors un magasin de tissus. Marie-Thérèse épousa en 1921 Arthur De Pelseneer né à Viane et employé au chemin de fer. Après leur décès, José Bonnenge achète la maison et y fait des travaux énormes pour ouvrir une quincaillerie performante. Il y habite depuis juillet 1978 avec Colette, Grégory, Bruno et Virginie.

1000 m² en centre ville. Pour mieux vous servir.

Quincaillerie Mon Rêve

20-26-31-33 rue H. NEUMAN
BRAINE-LE-COMTE Tél. 067-55.24.36

NOUVEAU: PARKING CLIENTS

QUINCAILLERIE - SANITAIRES
Electro-ménager - Jardinage

LOCATION D'OUTILLAGE

PHOTOCOPIE MINUTE

SOS SERRURERIE

Cette maison fut construite avant 1890 par Édouard Branquart né à Braine en 1844. Il épousa en 1865 Maria Hanrez âgée de 18 ans. Leur fils Fernand ouvrira la pharmacie au numéro 11. Étant comptable, Edouard s'installe « agent de change ». A son décès en 1902, Victor Bertrand de Chatelineau reprend les affaires. Mais en 1907, il s'établit à Ixelles. Le boucher Van Cauwenberghe venant du 39 y installe une boucherie. L'année suivante, il transfère le commerce rue Adolphe Gillis. Eugène Lemaire d'Hennuyères y rouvre un bureau d'agent de change puis il bâtit une maison plus bas dans la rue, au numéro 38 où il part habiter en 1913. En 1928, y entre François Blomart, directeur chef d'école pensionné, il animera la vie culturelle brainoise jusqu'en 1944. Nous y trouvons ensuite un surveillant de travaux, un dessinateur de Herstal, des fleuristes, le cartographe Joseph Hans de 1962 à 1977, l'électricien Gilmont de 1979 à 1994 et actuellement, la famille Vanavermaete Philip et leurs trois fillettes.

ELECTRICITE GENERALE

- Extensions
- Modifications
- Réparations
- Dépannages

GILMONT Daniel
Rue Henri Neuman, 22
7490 BRAINE-le-COMTE

□
067 / 55.33.35

BOUCHERIE
VAN CAUWENBERGHE
18, Rue des Remparts, 18
BRAINE-le-COMTE
In vrai Brainoû François BLOMART. Doit

Mettez t'testous vos bellès loques,
Tirez les campes, sounez les cloque
Iet desplouyi no co walon :
Ça va iette fiette din no coron !

Iet ça pouquaou ?... François bagâde
Tous les Brainoûs d'in certain âdge
Ont hasard bi coundeu François,
Qui stou 'l pu fel dè no-n-indroit.
Si râte vûdi d'escole normale,
Il est parti pou 'l capitale :
A couminchî instituteur
Et a monté squ'à directeur.

Metnant qu'i passe el soixantaine,
I rvi planter ses choux à Braine ;
Iet d'vos asseure, mi qui 'l counoû.
Q'c'est in bonheur pou les Brainoû
Toudi contint, jamais malâde,
Et avû ça, bon camarâde.

Ni d'imbarres qu'i s'inculote :
I dvi trop gros... faut qu'i scrabote
Iet vos 'l vitez 's mette in mouvemi
Pou tout c'qui donne dè l'amusemî
Grand amateur dè gymnastique,
Et toudi prête à fai musique ;
Dix instrumints : harmonica,

Piston, chiflot et coetera.
In grand dgilet, ène bonne fourchet
Avû 'n canson qu'est toudi prête.
Comme président, n'da pon d'meyen
I rimpli 'l tâbe à li tout seu.
Iet pou fini : 'n cave bi in orte,
Usqu'i n'a pon d'loquet su 'l port
Avû Pûjon on dira dli

5 Janvier 1912

ires de viande

Mettez t'testous vos bellès loques,
Tirez les campes, sounez les cloq
Iet desplouyi no co walon :
Ça va iette fiette din no coron !

(Décembre 1928)

Camille dè l'Houssière

— p. 1,16 8 388,60

Le N°24.

En 1890, nous y trouvons le chef de station Vital Slotte de Rebécq. En 1899, il est nommé à Haine-St-Pierre. Jules Saquin, rentier, y entre, suivi en 1909 de Odilon Brynart, négociant en denrées coloniales. En 1932, Clément Moreaux de Rebécq y établit son commerce d'engrais, d'aliments pour bétail et graines. Continuant ainsi le commerce d'Emile Coppin du numéro 31.

Pour rentabiliser la grande maison, on y loue des appartements depuis avant la guerre. De 1938 à 1945, le docteur Paul Canon y exerça son art.

Actuellement, il y a trois locataires.

Il n'y a pas de N°26.

Le N°28.

Alphonse Colet, agent d'affaire, époux de Slotte Marie Alice bâtit cette belle maison avec loggia en bois. Une des première à Braine.

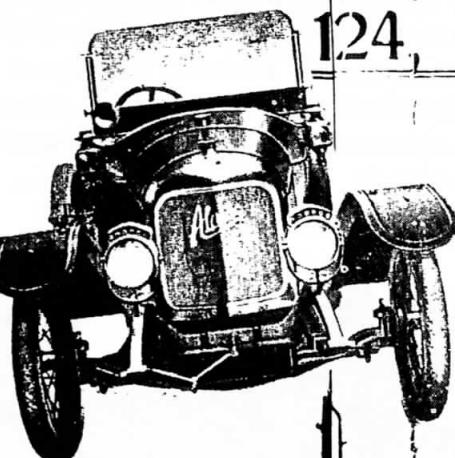
En 1930, entre le commissaire Voyer Van Wetter avec ses enfants : Marie-Louise née en 1909, Jeannine née en 1913 et Marcel né en 1918. Jeannine a épousé Slotte Léonce qui était directeur de banque au Congo belge. De 1957 à 1960, ils reviendront habiter la maison qui après a été divisée en appartement.

Etablissements Catala

Alalac

9-12

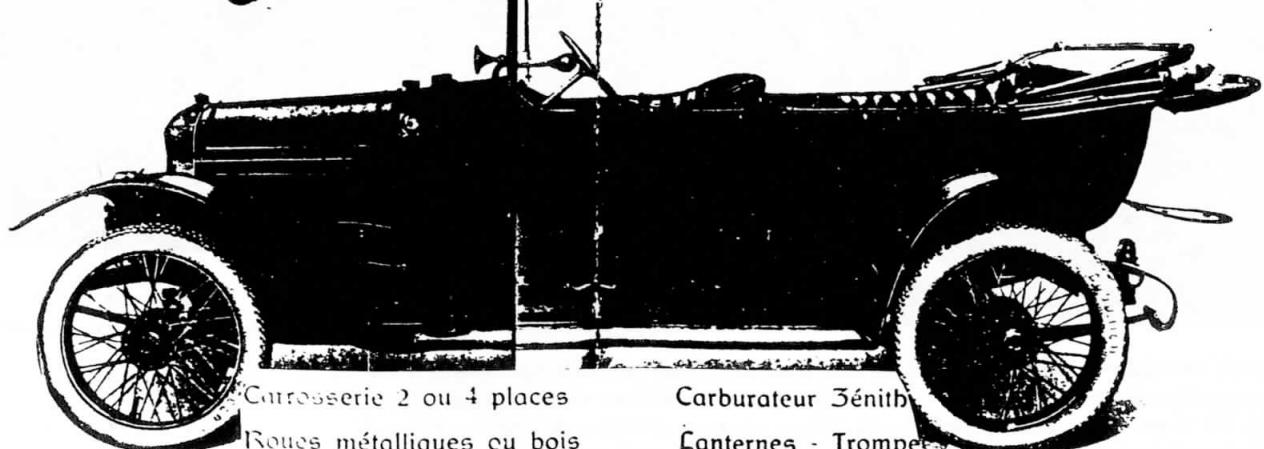
1914



124, Rue Ten Bosch, Br

12-16

1914



Cousserie 2 ou 4 places

Roues métalliques ou bois

Magnéto Bosch

Carburateur Zénith

Lanternes - Trompes

Outilage complet

L'histoire commence comme un conte de fée : le premier octobre 1884, Marcelline Catala âgée de 20 ans épouse Amédée Brétignère, négociant-armateur à Pau et La Rochelle. Cinq ans plus tard, Marcelle revient habiter au numéro 30, la nouvelle maison qu'on vient de bâti. Elle est veuve et mère de Marcel 4 ans et Jeanne 1 an. Son mari est décédé en Afrique suite d'un ulcère mal soigné et il reste une des grandes figures françaises de la colonisation de la Côte d'Ivoire.

Marcelline était la fille de Victor Catala, Alsacien, docteur en science, grand chercheur et curieux de tout. En 1851, il avait ouvert une papeterie à Braine qui, grâce à ses recherches était d'une rentabilité remarquable. Victor avait épousé Othilia Verdier, fille et soeur d'armateur de La Rochelle. La jeune veuve se sent un peu isolée à Braine et en 1892, elle part habiter Paris. Son jeune frère Etienne qui vient d'épouser la Brainoise Lydie Jauniaux prend possession de la maison. En 1912, il part habiter le château Laroche pour se lancer dans la fabrication de cirage et ... d'auto sous la marque « ALATAC ». Ces robustes voitures eurent leurs heures de gloire. Malheureusement, la guerre de 1914 vint arrêter la production.

De 1912 à 1934, la maison est habitée par Léon Deryck.

En 1934, la maison est achetée par Gustave Labar et son épouse. Gustave parlait parfaitement allemand et durant l'occupation, il fut abattu par la résistance (durant la dernière guerre, une douzaine de collaborateurs furent abattus par la résistance dans l'entité).

De 1944 à 1972, la maison fut habitée par Jacques Gauthier.

De 1970 à 1972, en attendant l'édification de leur nouveau couvent, les soeurs récollectines transformèrent la maison en couvent.

En 1973, le dentiste Jean-Pierre Thumilaire y installe son cabinet qu'il a transféré rue Britannique ensuite. Nous y trouvons donc des locataires qui ne font que changer.

N.B. : Les Catatala amenèrent à Braine l'air du grand large : c'est le frère de madame Victor Catala, Arthur Verdier qui permit à Adolphe Gillis de faire son premier voyage en Afrique.

C'est en visitant l'exposition agricole de 1879, au moment du départ, qu'on présenta Adolphe Gillis au roi Léopold II. Le train royal, déjà chauffé, prêt à partir fut décommandé et pendant plusieurs heures, au grand étonnement de sa suite, le roi s'entretint de l'Afrique avec Adolphe Gillis. Le roi appréciant les connaissances du Brainois, lui proposa d'aller étudier au Congo les moyens d'ouvrir des débouchés industriels et commerciaux. Pour garder le secret, il conversaient dans un landau au bois de la Houssière en arpentant un chemin dénommé depuis « Chemin Royal ».



M. Amédée Brétignère
1856-1890



M. Arthur Verdier
1835-1898



M. Adolphe Gillis
1844-1884

Etablissements Catala

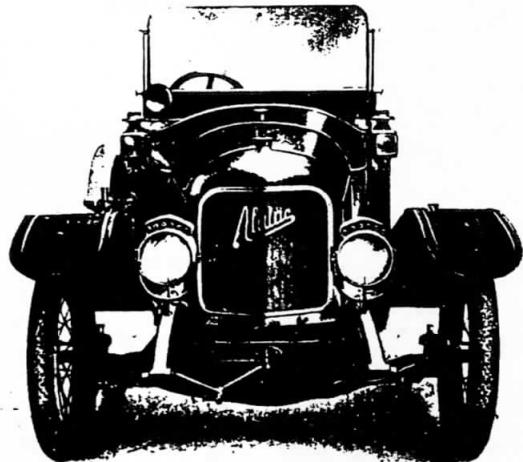
Automobiles

Magasins & Bureaux :

124, RUE TEN BOSCH, 124
(Quartier Louise)

Bruxelles

TÉLÉPHONE A. 2036



Usine à Braine-le-Comte
Téléphone BC 2

Les correspondances doivent être adressées

124, Rue Ten Bosch, Bruxelles

L'équipe des voitures - Alatac - (moteurs Chapuis-Dornier) au Rallye d'Ostende

SE CLASSE :

trois engagées, trois arrivées dont deux classées

Mme G. Doué deuxième;

Caractéristiques et Prix des Voitures

"Alatac,, 1914

9 12 HP - 65/115

| | |
|---|--------|
| Chassis nu sans pneu | 4500.- |
| Voiture Torpédo 2 places avec pneus 750 - 85 | 5750.- |
| Voiture Torpédo 2 places et spider pneus 760 - 90 | 5950.- |
| Voiture Torpédo 4 places pneus 760 - 90 | 6250.- |

12/16 HP - 75/130

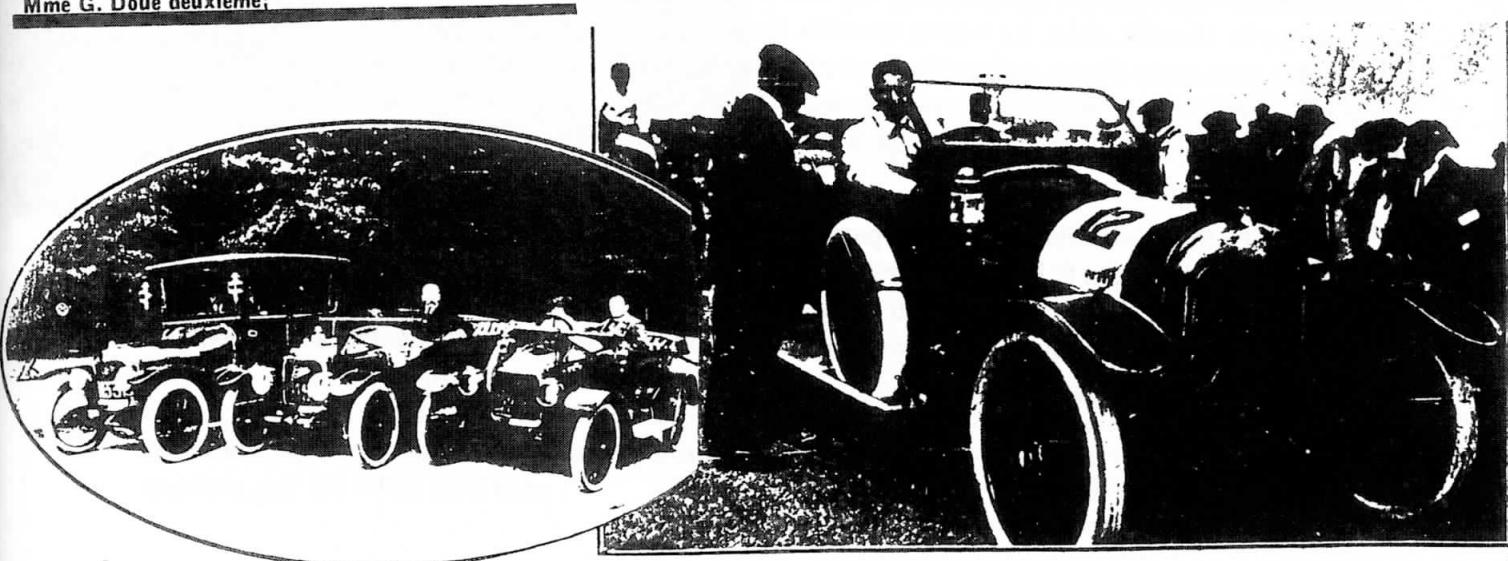
| | |
|---|--------|
| Chassis nu sans pneu | 4900.- |
| Voiture Torpédo 2 places et spider pneus 760 - 90 | 6500.- |
| Voiture Torpédo 4 places pneus 760 - 90 | 6900.- |
| Supplément pour 5 roues détachables 5 ^e roue sans pneu | 250.- |

Spécifications

| | |
|-------------------|---|
| Chassis | - Tôle emboutie, dimensions utiles 2=10 et 2=30×600. |
| Moteur | - 4 cylindres "MONOBLOC,, soupapes enfermées, |
| Carburateur | - Automatique "ZENITH,, |
| Allumage | - Magnéto Bosch. |
| Refroidissement | - Thermo-siphon et ventilateur. |
| Embrayage | - Cône aluminium garni cuir, très progressif. |
| Boîte de Vitesses | - 4 vitesses, marche arrière, double baladeur, prise directe. |
| Transmission | - Par arbre, double cardan. |
| Essieu arrière | - Fixe, entièrement monté sur roulements à billes. |
| Essieu avant | - Acier en I, moyeux (fusées de 30mm). |
| Roues | - Métalliques ou bois. |
| Direction | - Irréversible, inclinable à volonté. |
| Ressorts | - Avant 1=×40, arrière à croise 1=20×40. |
| Graissage | - Sous pression. |
| Freins | - A segments intérieurs, un sur la boîte de vitesses et 2 sur les roues arrières. |
| Voie | - 1=40. |
| Empattement | - 2=50 et 2=75. |

Poids. - { chassis 550 chassis 640
 2 places 700 2 places 720
 4 places 800 4 places 850

{ chassis 640
2 places 720
4 places 850



M Catala sur Alatac, la jeune marque belge, réalise lui aussi une belle performance pour ses débuts en course. Au volant d'une voiture touristique équipée avec pare-brise, capote, roues de rechange, etc., il frise le 90 de moyenne ainsi que Doué, également sur Alatac; qui se classe second de sa catégorie (mise en marche automatique Arco).

Le N°32.

Le premier occupant arrive en 1897 de Sanzeille. Il s'agit de Gustave Baudelet, capitaine en retraite. En 1905, arrive à Braine Raick Edmond, inspecteur pensionné. Lui et son épouse sont de Courcelle. Ils viennent rejoindre leur fille Georgine qui a épousé en 1903 Armand Vandewalle, négociant. Le ménage aura deux filles : Adrienne en 1904 et Georgette en 1908. Ils déménageront en 1937. Entre alors la veuve Schrévens Joseph, rentière, jusqu'en 1945. Lui succède en 1948, Allard Lucien, dessinateur et ce jusqu'en 1965. Entre ensuite Van Waeyenbergh Louis et son épouse Francine Demaret jusqu'en 1989. La maison est finalement achetée pour l'occuper par Guy Michel et son épouse Massez Paule ainsi que leurs jumeaux Eric et Luc.

Le N°34.

Eugénie Hanse, institutrice, après son mariage en 1896 avec Louis Beublet, employé né à Havré, s'y installe. En 1901 et 1904 naissent André et Maurice. En 1912, y aménage le géomètre du cadastre originaire de Jemappe, Edmond Huys et ses enfants Franz et Renée. En 1931, le marchand tailleur, Edouard Martin arrivait de Couillet. Sa fille Albertine épousa en 1923 Lucien Lobet et son autre fille Roger Poitier en 1924. Depuis 1966, Charles Bienvenu est propriétaire et y vit avec son épouse et son fils Olivier.

N.B. : en 1910, après cette maison, c'était un long mur jusqu'à la ruelle Larcée. Les maisons 36-38-40 et 42 ont été construites entre 1910 et 1914.

Le N°36.

Cette maison de belles briques rouges, avec un balcon, fut construite en 1912 pour le comte d'Ernest Dujardin né à Steenkerque en 1859. Il avait épousé en 1879 Sylvie Ferard née en 1861. L'air de la rue Henri Neuman étant vivifiant, elle décéda le 12 novembre 1950 âgée de 89 ans. Le 18 décembre 1950, la maison fut achetée par Albert Lebrun expert comptable né en 1910 ayant épousé en 1936 Nelly Caty née le 26 novembre 1914. Nelly ne connut pas son père car mobilisé le 7 août 1914 pour s'opposer à l'invasion allemande, il tomba au Champ d'Honneur le 18 août 1914. La veuve travailla toute sa vie pour élever leur fille, désormais seul but de son existence. Aussi, suivant la coutume, elle habita avec le jeune ménage. En 1980, durant l'érection du building au numéro 1, les palissades du chantier englobaient le trottoir. Un motocycliste distrait la renversa alors qu'elle longeait cette palissade et elle décéda le jour même.

Le 16 mai 1940, Albert Lebrun parvint à embarquer à Dunkerque afin de continuer à oeuvrer en Angleterre à la libération de l'Europe. Mais en attendant, son épouse dut se débrouiller toute seule pour élever leur petit garçon.

Nelly Caty, Brainoise dans l'âme, m'a communiqué avec joie ses nombreux souvenirs et j'ai appris à la connaître et à l'estimer.



La veuve de Jules Caty et sa fille Nelly née orpheline. Motif pour lequel la fillette a un ruban noir sur sa robe blanche. Cette photo est sur la couverture de ce fascicule pour marquer les plaies profondes laissées par les deux guerres.



Il est arrivé ce qu'il a plu au Seigneur, que son saint nom soit béni.



PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME
de Monsieur

JULES CATY

Soldat au 22^e de Ligne de l'Armée Belge,
né à Braine-le-Comte, le 23 Août 1890,
mort pour la Patrie au Champ d'Honneur,
le 18 Août 1914, à Hauthem-Sainte-Marguerite.

Adieu, Chère Épouse, et Chère Enfant que le destin m'a empêché de voir et d'adorer. Adieu, Chers Père, Mère, Belle-Mère, Frères, Sœurs, Belle-Sœur, Oncle, Tante et Parents bien-aimés : je meurs bien jeune, mais fier de verser mon sang pour notre chère Belgique.

Merci à vous, Chers Parents, pour l'éducation patriotique que vous m'avez donnée ; vous m'avez ainsi permis de supporter avec tant de patience et de résignation, tous les sacrifices et les abnégations que comporte la vie du soldat, dans la défense de sa patrie.

Puissent ma vie et celle de mes infortunés compagnons d'armes, qui m'accompagneront dans la tombe, n'être point stériles, mais assurer, au contraire, une paix glorieuse et féconde à notre chère Belgique.

Que no're souvenir serve à revivifier le patriotisme de ceux qui nous survivront désormais.

Fils modèle, vaillant soldat, reposez en paix !

R. I. P.

Le N°38.

Cette belle maison a double corps avec loggia de bois et socle en pierre fut bâtie en 1911 par l'agent de change Eugène Lemaire qui habitait au numéro 22. La maison fut achetée en 1924 par Edgard Pierlot, directeur d'usine, et Marthe Hanse. Ils y restèrent jusqu'à leur décès en 1962 et 1968.

En 1968, le vétérinaire Michel Desmecht et son épouse Marie-Paule Cordier achetèrent la maison.

Le N°40.

Charles Henrion qui habitait au numéro 65 bâtit cette belle maison avec deux fenêtres au rez-de-chaussée et balcon afin de permettre à deux de ses trois filles d'ouvrir une papeterie qui fonctionna jusqu'en 1927. Car en 1927, la cadette Laure épousa à 34 ans Fernand Staumont, chef comptable. Le jeune ménage vécut au rez-de-chaussée et les célibataires dans les cuisines caves. Fernand survécut aux trois soeurs et décéda en 1978. Remarié à Breuer Lucie qui vit seule dans la maison qui appartient par testament à la fabrique de l'Eglise Saint Géry de Braine-le-Comte.

Le N°42.

Félix Wilputte, charcutier, est né à Braine en 1876. Il épousa en 1908 Tondeur Appoline. En 1912, ils bâtissent cette belle maison avec balcon et cariatide dans le corridor. Pour son métier, il demande l'autorisation à la ville de bâtir un abattoir particulier. Mais après la guerre, il abandonne la charcuterie et ouvre un commerce de bonneterie en gros. Après leur décès, en 1936, leur fils Léopold vint y habiter. A son décès, la maison est restée habitée par la famille et depuis 1960, elle est habitée par Renée Varlet, veuve de Georges Baudet décédé à Buchenwald en 1945. Aucune preuve du décès n'ayant été retrouvée, il fut rendu officiel par un jugement du tribunal de Mons le 1er septembre 1950 avec tout ce que cela représente pour la famille d'espoir, désespoir et tracas de toutes sortes.

The advertisement features a large black and white portrait of a man, identified as Edgard Pierlot, on the left. To his right is a detailed illustration of a vintage heating unit, labeled "Chaudière 'Idéal Classic'". The central text reads:

LE
Chauffage Rationnel
Société Anonyme Belge fondée en 1898
19. RUE DU BOULET. — BRUXELLES
Téléphone : B.11.12.06

EAU CHAUEDE, VAPEUR
EQUIPEMENT AU MAZOUT
DES INSTALLATIONS EXISTANTES

Edgard PIERLOT
Directeur-Gérant
44. RUE HENRI NEUMAN. BRAINE-LE-COMTE

Chaudière "Idéal Classic"

Georges Baudet décédé à Buchenwald en 1945
à 29 ans laissant deux orphelins.

A l'emplacement des numéros 44 et 46, les papeteries Catala possédaient trois petites maisons pour loger leur personnel et le fidéliser habitées en 1930 par Varlet Gaston, Libotte Jules , papetier, et Solvel Georges, forgeron.

En 1936 et 1937, pour occuper les ouvriers pendant les périodes de chômage, on transforma les trois petites maisons en plus modernes qui sont devenues les numéros 44 et 46.

En 1970, les papeteries Catala furent reprises par le groupe Empain qui revendit les maisons en 1971. Les numéros 46 et 48 sont occupées depuis 1971 par Willy Bette, son épouse et leurs deux enfants Alain et Annelize.

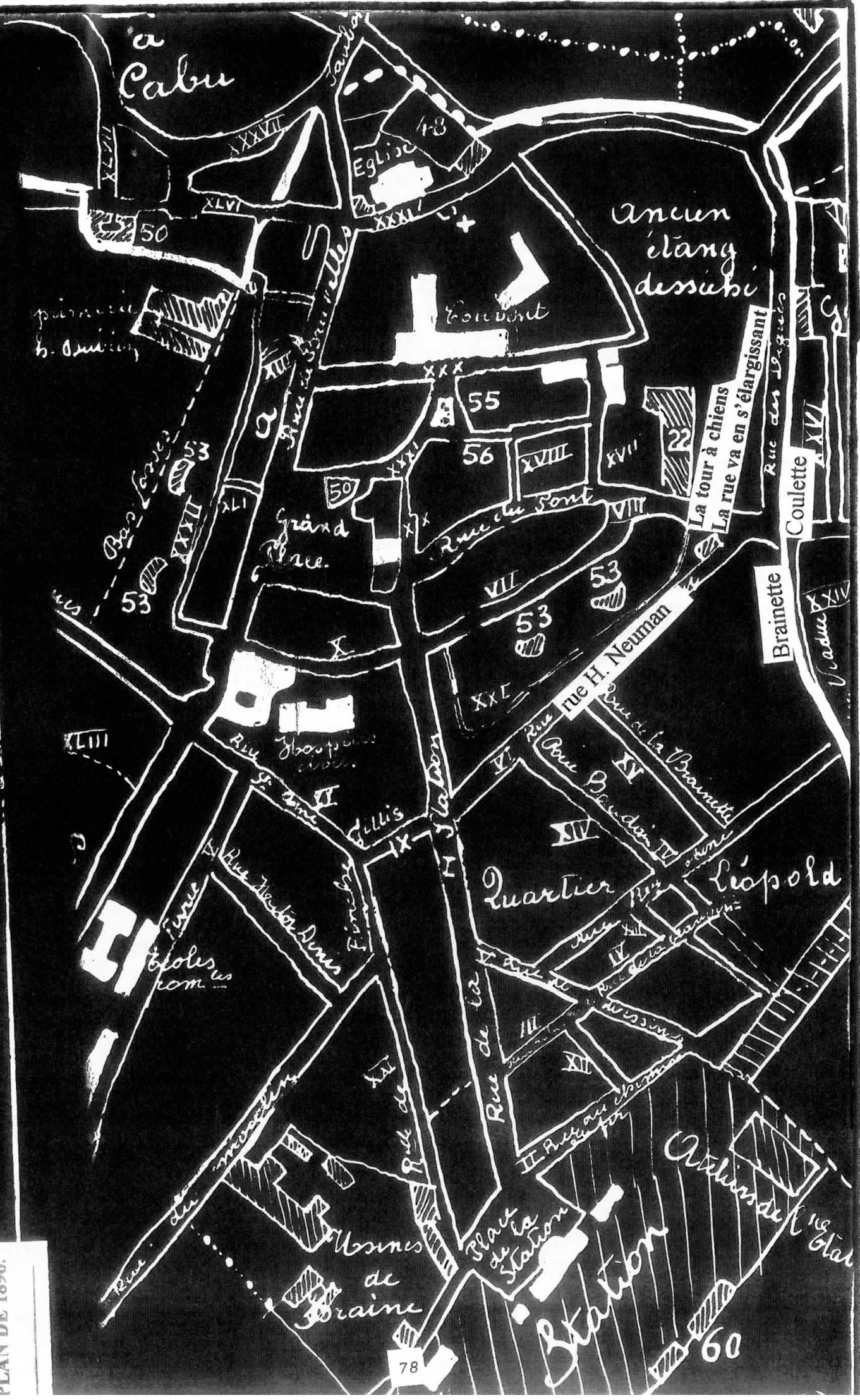
Le N°50.

Nous y trouvons en 1930 Delabie Arthur, né en 1888, marchand -photographe et époux de Gillot Aline. Ils ont deux filles : Marthe née en 1915 et Jeanne née en 1921. Bien qu'il ait 56 ans, il est pris par les Allemands et déporté. Il décédera dans la misère à Sarrault le 19 avril 1945. Sa veuve décédera en 1967, ayant continué d'habiter la maison avec Jeanne et son gendre Robert Gilbert, employé des postes.

Il n'y a pas de N°52 ni de N°56. Depuis la ruelle Larcée, nous retrouvons le tracé du sentier des Champs des Vaulx et donc, les petites maisons que les petits gens avaient construites le long de ce sentier. Petites maisons qui ont été démolies et sur l'emplacement de deux ou trois de celles-ci, on a construit en 1903 quatre maisons plus modernes et spacieuses.

Devant la vitrine du photographe Delabie : Madame Dooms, Lucienne et Yvonne et Pierre Dooms en 1930.





La rue des petites gens avant 1885.

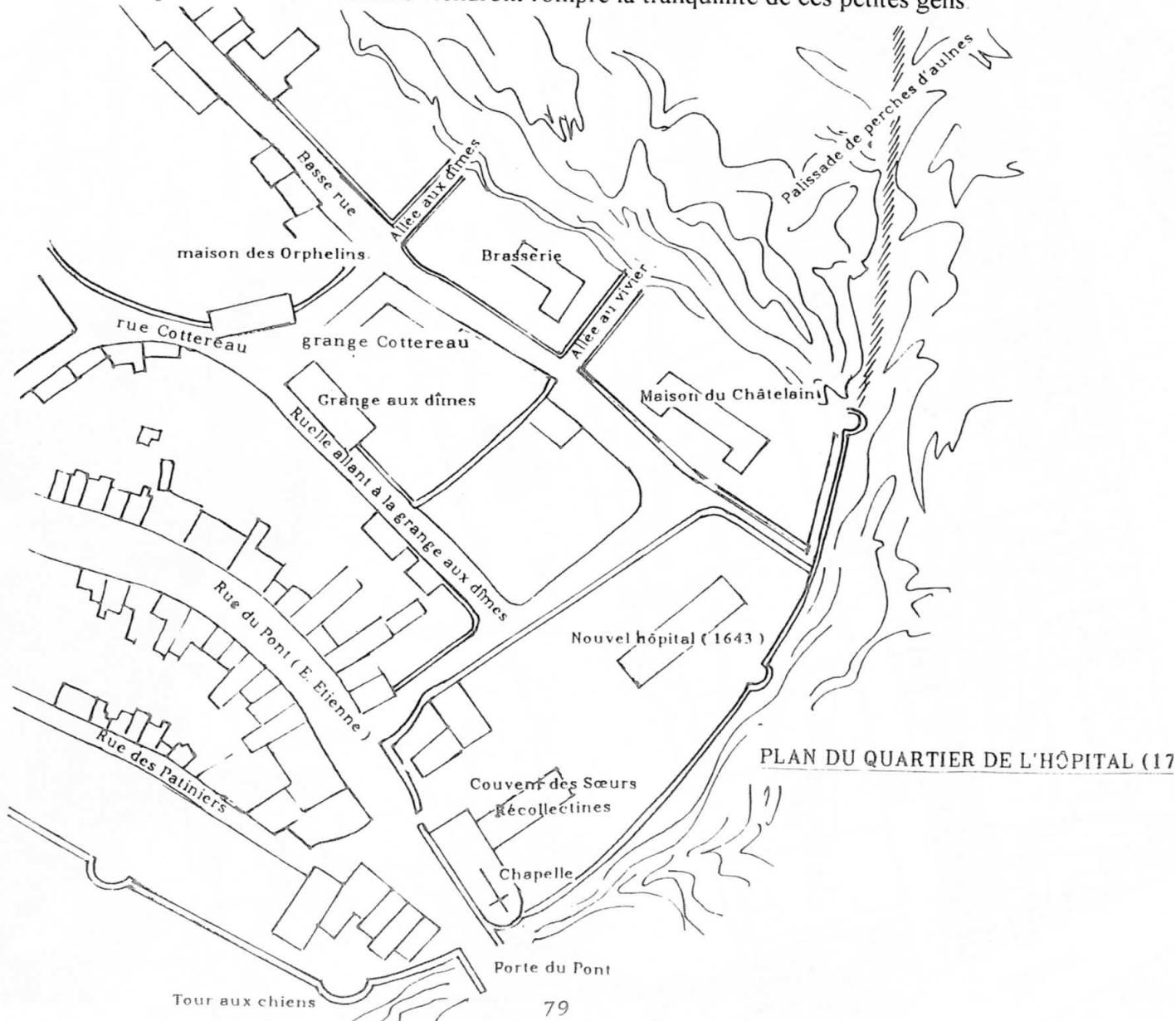
A la Coulette, les propriétaires des dernières maisons de la rue du Pont désirent profiter également du développement de la ville car leur terrain est longé par la ruelle Larcée.

Le jardinier Augustin Branquart y bâtit six petites maisons. Le fils du gendarme français Benoit Brunard avait ouvert une boutique à la Coulette devant l'entrée de la filature des frères Flameng. Habile commerçant, il avait successivement acheté la petite maison à côté de la sienne, l'ancien rempart de la ville y compris la première tour et le terrain des fossés jusqu'à la ruelle Larcée. Ce qui lui permit de bâtrir également trois maisons le long de la ruelle.

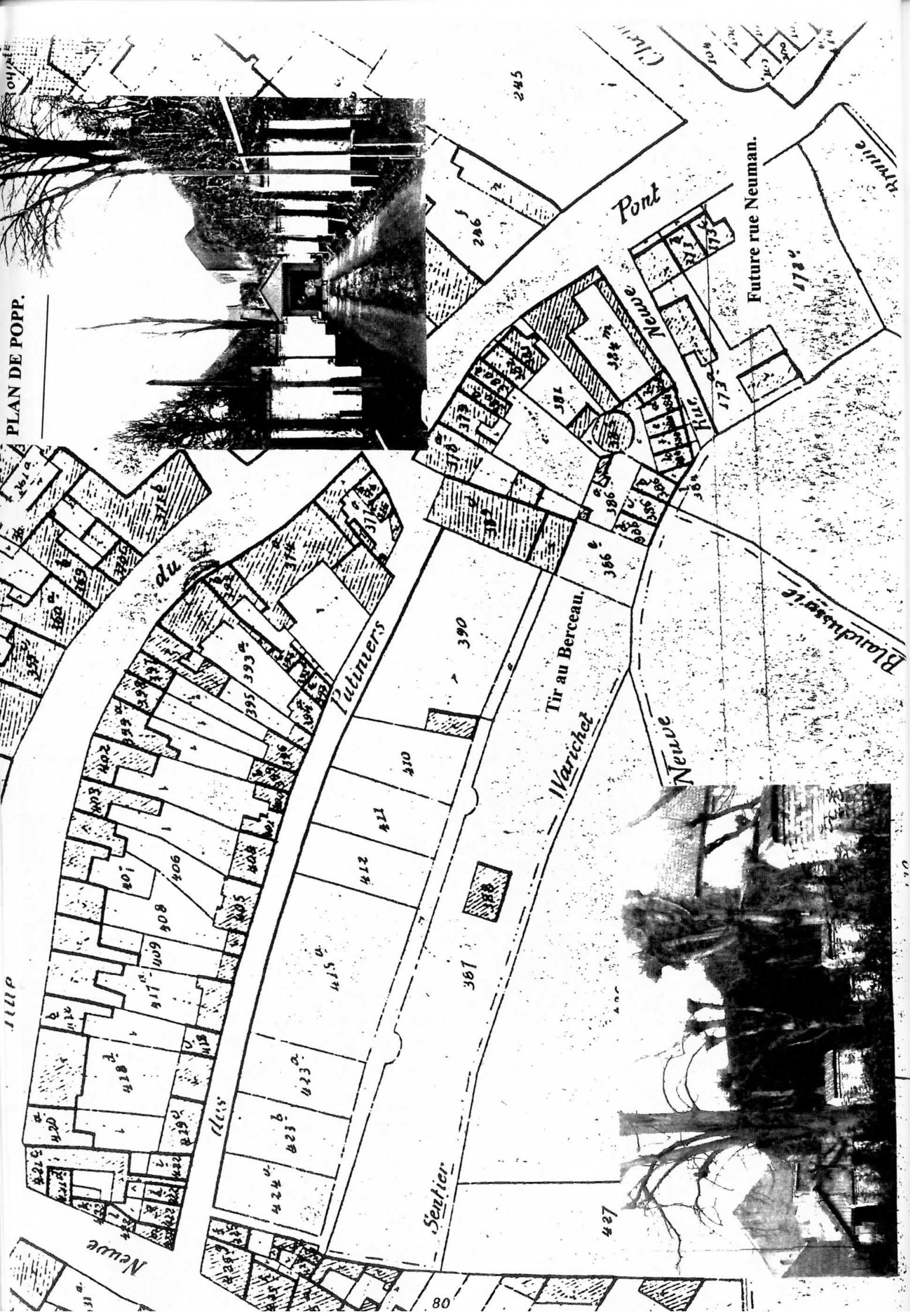
Ce qui est actuellement le bas de la rue Henri Neuman à partir des maisons art nouveau appartenait au Duc d'Arenberg. C'était l'ancienne blanchisserie. Suivant un ancien plan de développement de la ville le Duc y avait bâti trois maisons dont une assez importante appelée par les Brainois « le château d'Anvers ». Tout ce petit quartier qui n'était pas dans le nouvel alignement fut démolie entre 1900 et 1905 et le bas de la rue prit l'aspect que nous lui connaissons.

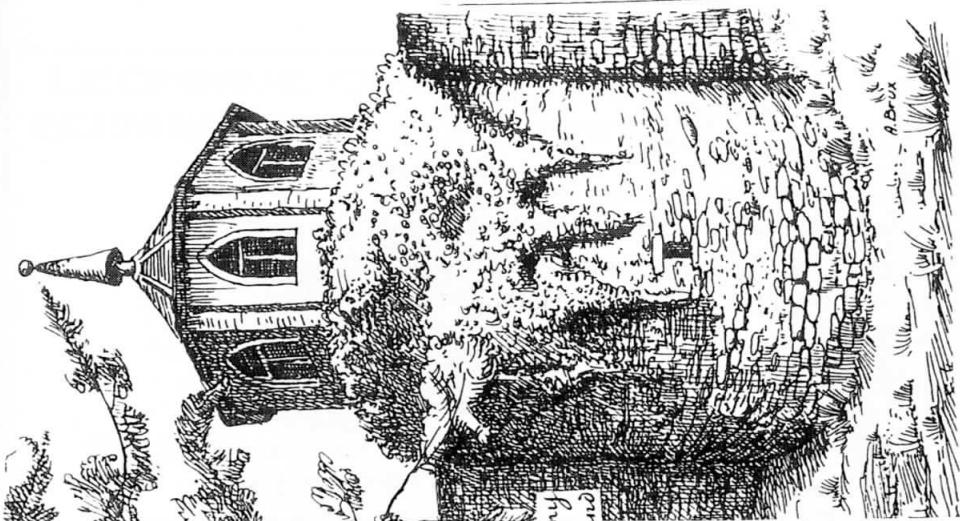
Dès 1866, le sentier des « Champs des Vaulx » et l'extrémité de la ruelle Larcée avait déjà pris le nom de la rue du Rempart. Lors du recensement de 1866, nous y trouvons 11 familles avec de nombreux enfants commençant à travailler dès l'âge de neuf ans ce qui explique le grand nombre de métiers répertoriés : neuf cotonnières, cinq cotonniers, un papetier, quatre cabaretières, une lavandière, un chauffeur et un garde au chemin de fer, un tailleur et un maréchal ferrant. En 1873 et 74 vinrent habiter un menuisier, une couturière, deux forgerons, un machiniste, un chaudronnier, un scieur au long et une repasseuse.

Les promoteurs immobiliers viendront rompre la tranquillité de ces petites gens.

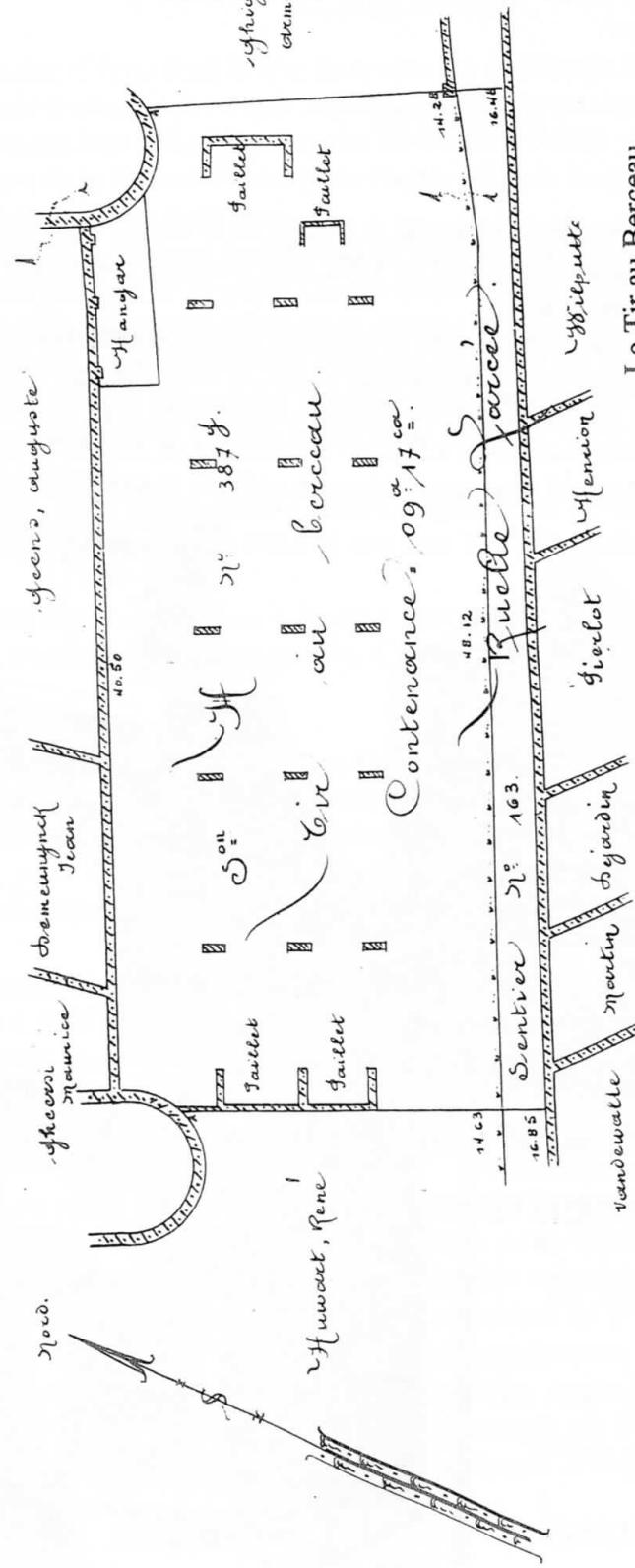


PLAN DE POOPP.





Plan d'une propriété condensée! S^{on} n° 387 (très au-dessous) appartenant à
Braine-le-Comte; les propriétés civiles.



Le Tir au Berceau.

Dès le 15ème siècle, nos trois compagnies de milice communales : les arbalétriers, les archers et les arquebusiers avaient leur terrain d'exercice dans les fosses de la ville. Dès 1800, les sociétés d'archers devinrent uniquement des sociétés de sport et d'agrément et se démocratisèrent et surtout se multiplièrent. La plus prestigieuse et le plus ancienne était la Société Royale : l'**O**nion. Son local était le café « La Chaîne d'Or » et la société louait le Tir au Berceau à la commission des hospices. Cela se faisait très officiellement par un bail de neuf ans passé devant le notaire. A titre d'exemple, le 1er mars 1932, un nouveau bail est signé devant le notaire Lison moyennant un loyer annuel de 200 fr. et expirant le 1er mars 1941.

En 1966, pour bâtir la « Maison de repos Rey », la commission vendit le tir ainsi que ses autres biens.

Fév' et mars, par le géomètre Jules Souvaigne,
Braine-le-Comte, le 12 Février, 1925.

Off up? mon!

Le N°60.

En 1900, y habite Camille Fourneau. Ensuite, Benoît Ghiot, tailleur de pierre. En 1928, Georges Delwarte, ajusteur, achète la maison. Il y vivra avec son épouse jusqu'en 1988. Et depuis 1990, Olivier Bette, son épouse Véronique et leur fille Mathilde y habitent.

Le N°62.

En 1900, la maison appartient à Lievin Lemage né à Zottegem en 1869, il est cordonnier. Il a trois garçons et une fille. En 1976, Omer Danneau achète la maison et sa veuve Marthe Hazendonck y vit toujours.

Le N°64.

Sur ce magnifique emplacement commercial, à l'angle de la rue du Pont et de la rue du Rempart, le bourrelleur Jules Demol ayant épousé en 1901 Julie Autome construisit en 1905 la maison que nous connaissons actuellement.

Comme nous le montre la photo et suivant la tradition de la Coulette où chaque coin doit être occupé par un café, la maison est à la fois café et atelier dont l'entrée se situe rue du Pont. Le fils de Jules continue ce métier mais son épouse, à la place du café, ouvre une droguerie. Veuve, elle vend la maison en 1969 à Freddy Kestemont et, en 1976, sa fille Nadine et son gendre Roland Herinckx ouvrent chacun un salon de coiffure dames et messieurs.

Braine-le-Comte, La rue des Remparts.

Nouveau à BRAINE-LE-COMTE
Salon de coiffure
MESSIEURS
et "SPECIAL ENFANTS"
(le fauteuil est remplacé par un petit cheval)
Coiffure Roland
Technique moderne et classique

J. DEMOL-AUTOME
BOURRELLER

CAFÉ

LE CHENE CHRISTOPHE
RESTAURATEUR D'ANTIQUITES
SCULPTEUR

Ruelle Larcée



43, rue Edouard Etienne /
 7490 Braine-le-Comte
 ☎ 067 / 56 04 13

La Chaîne d'Or.



« La Chaîne d'Or » était le lieu de rencontre des tireurs à l'arc et s'il est vrai qu'il y a 150 ans les ouvriers prestaient de très nombreuses heures par semaine, ils s'absentaient où quittaient facilement leur travail pour rester au cabaret d'où le succès de « La Chaîne d'Or ». Surtout du temps de la filature Flameng de l'autre côté de la rue.

« La Chaîne d'Or » a été tenu :

- Dès 1930 par Vanrompaye époux de Franquart Désirée.

- En 1880 par Geens Auguste chaudronnier époux de Dusart Adèle.

Ils ont un fils Auguste également et partent en 1909 habiter la Grand Place.

- Entre ensuite Varlet Polynice forgeron et époux de Tonoir Marie et Dechèvre.

- En 1920, nous y retrouvons Armand Gigny magasinier né en 1884 décédé en 1944. Il avait épousé en 1908 Carlier Marie d'où Josse en 1909 employé qui épouse en 1936 Lefebvre Aline.

- En 1947, nous avons Emile Dubray, employé qui épouse en 1927 Weidert Marie de Dudelange. Ils partent en 1955 et entre en 1956 Danneau Omer.

La maison à côté était celle de Louis Jacquet charpentier. C'est lui qui avait arrenté le 12ème lot (voir p.12). Pendant la dernière guerre, c'était un commerce de légume tenu par Jules Klinckart.

La dernière maison à l'intérieur des murs était tenue en 1846 par Léopold Richard cabaretier. Le gendarme à la retraite Demaline y ouvrit une boutique d'épicerie aunage. Ses héritiers Joseph Joly et Joséphine Brunard (descendante du gendarme français dont je vous ai parlé dans le fascicule 12, page 7) continueront le commerce. Leurs enfants et petits enfants continueront d'habiter la maison jusqu'au décès de Marie Antoinette Clément.

Où il y a un garage était l'emplacement de la première construction hors des murs. Quand Robert Hiernaut était jeune, elle était habitée par Tété Rousseau. Leur fenêtre était à 50 cm de la rue et pour aller coucher, il devait sortir sur la rue dresser une petite échelle et entrer par la fenêtre de leur chambre. Explication : jadis, cet endroit devait servir d'abri aux voyageurs arrivés après la fermeture des portes. Ils y trouvaient un endroit pour se réfugier.

La grande maison après est celle du jardinier Augustin Brancart qui avait épousé une demoiselle Boetz de Petit-Roeulx. Sur le plan Popp, nous voyons cette maison au coin d'un début de rue Neuve. Ce qui permit à Augustin de bâtir une série de petites maisons de rapport. Après le décès d'Augustin, y entre Elie Roland marchand de bêtes, personnage haut en couleur plus connu sous son sobriquet El Quèsau. Il fut de nombreuses années mayeur de la Coulette. Des photos rappellent les fastes de ses joyeuses entrées. Après le décès de El Quèsau, pardon du mayeur de la Coulette, en 1933, la maison fut occupée par Floribert Bayot le fils de l'accoucheuse Amandine qui avait épousé Marthe Demol la voisine fille du bourrelier du coin de la rue Henri Neuman.



Porte de Nivelles vue de l'intérieur de la ville.

Le garde " Brisfer " et son petit-fils, Philippe " des eaux ", habitaient le quartier de l'étage et leur petit jardin, en bordure de l'étang Noir, se situait derrière le mur d'enceinte.



La Rue du Pont — Braine-le-Comte

L'angle des rues Henri Neuman et de la Station « Résidence du Caducée ».

A l'angle de la rue Henri Neuman et de la rue de la Station, s'élève actuellement un vaste immeuble à appartements avec rez-de-chaussée commercial. Sur cet emplacement se trouvait jadis une maison patricienne construite en 1860 pour le docteur Édouard Joseph Delcroix. Nous allons approfondir qui était son fils afin que l'on sache que « l'institut Maritime Belge d'Orthopédie », 286-288 digue de mer à Mariakerque - Ostende, est l'oeuvre d'un Brainois né au coin de la rue. En effet, c'est dans cette maison qu'est né le 13 août 1862 à 10 h. du soir Armand Victorin Delcroix. Il fit à l'Université de Louvain, ses candidatures en sciences et médecine pour terminer, en 1886, à l'université de Bruxelles où il se spécialise en orthopédie. Il s'installa à Bruxelles, en haut de la chaussée de Louvain. A cette époque, son visage s'ornait de favoris et il portait le haut de forme, la redingote et la cravate noire. En 1897, il fonde le sanatorium maritime avenue de la Reine à Ostende. En 1910, il érige au 234-235 digue de mer à Ostende un nouveau sanatorium de 150 lits. La création du sanatorium fut pour la plage d'Ostende, pendant la saison estivale, l'occasion d'une transformation complète. C'est le sanatorium qui plaça, en 1897, les premières tentes de bois face à l'avenue de la Reine.

Pendant 25 ans, Armand Delcroix rédigea le journal « Les Annales du Sanatorium Maritime d'Ostende » dans lequel il étudie presque toutes les localisations des ostéo-arthrites tuberculeuses, le rachitisme, les scolioses et la luxation congénitale de la hanche. En 1931, il fonda le journal « La Cour Marine », organe exclusivement consacré aux travaux scientifiques internationaux se rattachant à la thalassothérapie dans la biologie l'orthopédie, la pédiatrie, les maladies de la malnutrition, l'hydrologie.

On peut écrire qu'Armand Delcroix a bien mérité de son pays, d'Ostende et de la thalassothérapie. Il est membre d'honneur de la presse périodique belge et à côté des ordres nationaux qu'il a justement mérités, il porte avec fierté la Croix Civique qui lui fut décernée au titre « Épidémies ».

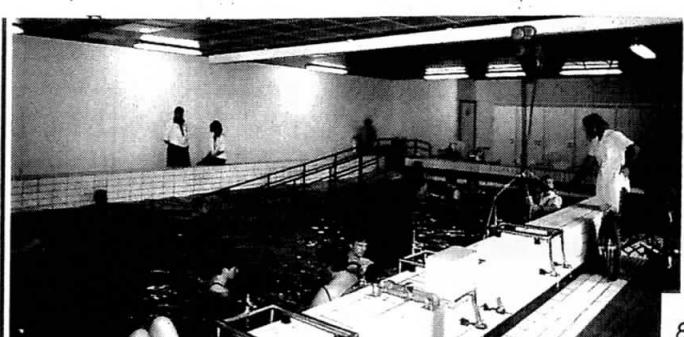
En 1930, son fils, le docteur Edmond Delcroix, reprit les fonctions de « Chirurgien-Directeur ».

En mai 1944, l'établissement fut détruit de fond en comble par les Allemands.

En 1954, fut solennellement inauguré par la reine Elisabeth la « Fondation Nationale Armand Delcroix » ou « Institut Maritime Belge d'Orthopédie » : I.M.B.O. 286-2888, Digue de Mer Mariakerque-Ostende. Ce vaste complexe de 7 étages à la forme d'un « U » : la base étant tournée vers la mer afin d'avoir les terrasses situées vers l'intérieur du pays donc bien ensoleillées et à l'abri des vents dominants.

Le Docteur Armand DELCROIX

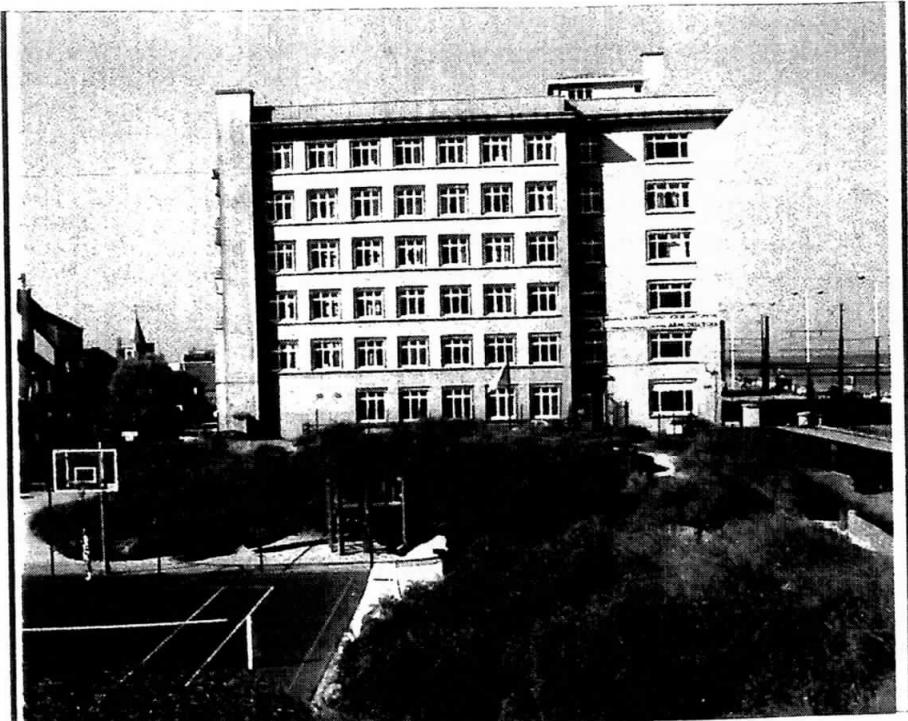
Un maître belge de la Thalassothérapie.



FONDATION NATIONALE ARMAND DELCROIX
POUR LE SANATORIUM MARITIME D'OSTENDE

Association sans but lucratif

Sous le Haut Patronage de S. M. la Reine Elisabeth.



INSTITUT MARITIME BELGE
D'ORTHOPEDE

286 à 288 DIGUE DE MER - MARIAKERKE-OSTENDE

Etudions maintenant les origines de ce Brainois célèbre :

I. Les ancêtres maternels d'Armand Victorijn. Delcroix.

Anne-Marie Fauconnier, née le 17 août 1760, était la fille de Michel François et de Marie-Anne Spiltoir. Cette famille de robustes laboureurs habitait à Braine-le-Comte, au hameau de la Haute Houssière. En travaillant leur terre, ils ont retrouvé des silex moustériens à la belle patine porcelaine, taillés il y a 40.000 ans par les hommes du Néanderthal, mais aussi les vestiges des villas romaines qui s'élevaient sur les versants ensoleillés des hameaux de la Haute Houssière et de Favarge.

A 27 ans, le 27 mai 1788, elle épousa Adrien Hawors et alla résider dans sa nouvelle famille à Vieux Genappe. Ils eurent en 1790 un fils, Modeste, et en 1794 une fille, appelée Marie-Catherine. Malheureusement, le 2 janvier 1795, Adrien Hawors décède. La jeune veuve de 35 ans, éploquée mais pleine de courage, revint habiter Braine, y ouvrit un commerce rue du Pont et se remaria avec Géry Malréchauffé.

Le 1er mai 1823, à 27 ans, Marie-Catherine, toujours célibataire, décède, malgré les bons soins de son frère Modeste, devenu médecin et qui a 33 ans. En femme pratique, Anne-Marie estime qu'il est grand temps de marier son fils. La future épouse doit être de santé robuste, intelligente, travailleuse et évidemment,... avoir quelques biens ou, du moins, de belles espérances.

Marie-Thérèse Minne est la candidate idéale : elle a 24 ans, elle intelligente et d'une vitalité débordante. Elle appartient à l'une des meilleures et plus riches familles de Braine; elle n'a qu'un frère et de nombreux oncles et tantes de qui elle doit hériter. Marie-Thérèse héritera également en 1847 des biens d'une cousine germaine, Marie-Thérèse Sussenaire. Celle-ci les avaient hérités de sa mère qui, elle-même, les avaient hérités de ses oncles et tantes. Parmi cet héritage, se trouvaient un moutardier en argent, six services marqués P.M., trois fourchettes et cuillères et cinq cuillères à café, le tout en argent. Ce qui nous laisse supposer que, lors des réceptions chez les Hawors-Minne, on sortait les argenteries, les porcelaines et les cristaux. Modeste et Marie-Thérèse se marient le 18 février 1824.

Le 1er septembre 1836, le Docteur Hawors décède après douze ans de mariage et dix ans avant sa mère, qui s'éteignit à 85 ans. La veuve, Marie-Thérèse, ne se laisse pas terrasser par la douleur : elle doit élever et instruire ses trois enfants. Quatorze mois après le décès de son mari, à 38 ans, elle convole en justes noces avec le Docteur Victorien Roulez, qui a 26 ans et est né à Nivelles. Il sera un frère autant qu'un père pour les orphelins : Adèle, l'aînée à 12 ans, Léontine, 10 ans et Jules, 8 ans.

Le 11 juillet 1865, Léontine, âgée de 28 ans, épouse Charles Eugène Pirsch, commis-voyageur. Il est âgé, lui, de 32 ans, est né à Couvin et est venu habiter à Braine, attiré par les facilités des communications ferroviaires.

L'aînée, Adèle, a trente ans. C'est une demoiselle accomplie, pas question qu'elle reste célibataire, d'autant plus que l'on est convaincu que la prospérité de la région va continuer à croître, élevant toujours le niveau de vie des Brainois. Aussi la mère et la fille se mettent en chasse pour débusquer le "Prince Charmant". C'est ainsi que les Delcroix entrèrent dans notre récit.

II. Les ancêtres paternels d'Armand Victorin Delcroix

En 1770, le jeune ménage Jacques Delcroix - Jeanne Catherine Uylembroeck reprennent une ferme à Braine. Ils venaient de Hove, village situé à une quinzaine de km. Peu après, le frère et les deux soeurs de Jeanne Catherine vinrent habiter Braine, afin d'y créer une brasserie.

Hélas, le 26 avril 1779, Jacques Delcroix décède, laissant un petit Michel qui n'a pas encore quatre ans, mais qui trouvera chez son oncle et ses tantes maternels un second foyer.

Le 8 mai 1782, la veuve refait sa vie avec un robuste fermier de Favarge et leur union durera 49 ans. Lui décédera en 1831 à 81 ans et elle en 1837 à 89 ans.

En 1806, à 31 ans, Michel Delcroix, cultivateur, conduit par sa mère, épouse Charlotte Frappart, une fermière de 20 ans, orpheline. Elle est accompagnée par sa grand-mère maternelle. Le 22 juillet 1812, Charlotte décède à 26 ans des suites de la naissance de son troisième enfant, Joséphine. Veuf, Michel abandonne la ferme et aide son oncle à développer la brasserie, ses tantes l'aident à élever Joséphine et ses deux grands frères, Etienne et Joachim.

Le 11 juin 1817, à 42 ans, Michel épouse en secondes noces une demoiselle de 34 ans, couturière, Marie Philippine Gondry. Le 26 août, la petite Joséphine, âgée de 5 ans, meurt. Fin février 1818, Philippine met au monde son premier fils Valentin. Le 27 juin 1819, une nouvelle petite Joséphine vient au monde et le 4 août 1826, à 11 heures, naissait Edouard Joseph. Son père a alors 51 ans et sa mère 42.

Les années passèrent ... Bien gérée par Michel et son fils aîné, Etienne, qui a le génie des affaires et des relations publiques (il sera d'ailleurs bourgmestre de Braine de 1860 à 1876), la brasserie s'agrandira et engendrera de plantureux bénéfices. Rentier, considéré, fier de la réussite sociale de ses enfants, Michel Delcroix a une vieillesse heureuse, quoi qu'il soit veuf depuis 1854.

A 80 ans, en 1856, il aura la fierté d'assister, sa signature étant encore bien ferme, au mariage de son fils cadet, Edouard Joseph, étudiant en dernière année de médecine, avec Adèle Hawors, un des plus beaux partis de Braine.

Le 8 avril 1858, 5 h. du soir, Michel Delcroix, âgé de 82 ans, s'éteignait, assisté de son fils Edouard, médecin et de son beau-fils, Germain Jacquet, chirurgien.

III. Le père : Edouard Joseph Delcroix

Depuis le Moyen-Age, la pratique de la médecine se divisait en deux : d'un côté, nous avions ceux qui pratiquaient la médecine interne et de l'autre, les chirurgiens, qui pratiquaient les activités manuelles de l'art de guérir. Les futurs médecins devaient fréquenter l'Université car la médecine était basée sur la philosophie, la connaissance des auteurs anciens et du latin. Au contraire, les chirurgiens se formaient sur le tas, auprès d'autres chirurgiens chevronnés. Ils devaient être reconnus par les magistrats de la ville et ne pouvaient exercer que là où ils avaient été reconnus. Sous le Régime français, les chirurgiens s'appelaient "officiers de santé".

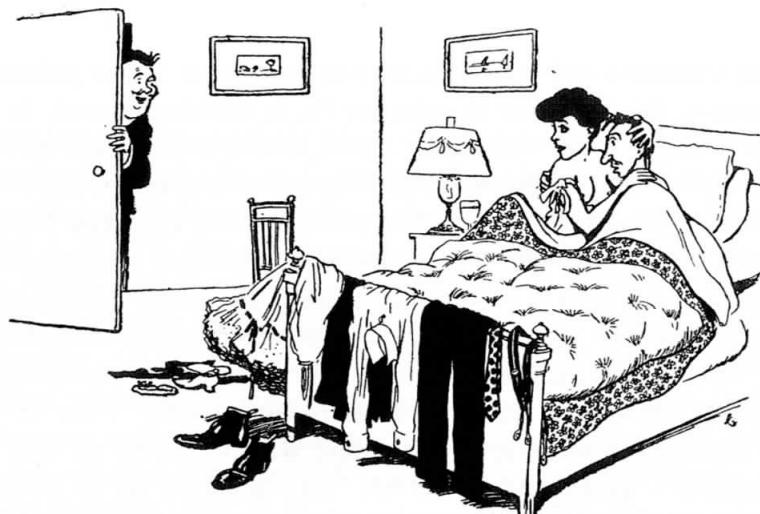
Edouard Delcroix s'initiait au rude métier de chirurgien, instruit par son beau-frère, Germain Jacquet. Sa grande dextérité manuelle et son ardeur au travail en faisait un apprenti plein d'avenir. Mais la nouvelle loi du 15 juillet 1849 bouleversa tous ces beaux projets : elle supprimait l'apprentissage sur le tas et créait un diplôme universitaire unique de docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

A 22 ans, Edouard devait choisir : ou abandonner la carrière médicale, ou entreprendre de longues et ardues études universitaires. Heureusement pour lui, son père Michel Delcroix, âgé de 73 ans à cette époque, était propriétaire d'une brasserie prospère, ce qui lui permit, avec l'assentiment de ses autres enfants, d'intervenir en grande partie dans les frais de ses études universitaires.

Durant les vacances universitaires, Edouard accompagnait souvent le Docteur Victorin Roulez, un grand théoricien, tenu au courant de l'actualité médicale par son frère, professeur à l'Université de Gand. C'est ainsi qu'il croisait souvent Adèle Hawors, au charme envoûtant. Celle-ci lui fit comprendre qu'il ne lui était pas indifférent. Tout se passa dans une atmosphère très romantique. La belle-mère ne joua pas la grande scène : "Vous avez déshonoré ma fille, il faut réparer",

mais, tout sourires : "vous vous
marierez en janvier,
Victorin t'aidera pour les examens finaux".





Après un beau mariage, en fourrures, le 9 janvier 1856, le jeune ménage partit habiter Bruxelles. Une petite fille naquit en juin. On lui donna le beau nom de Lucrèce, qui se dit d'une femme d'une sagesse et d'une beauté exemplaires. Peu après, l'heureux père décrocha le diplôme de Docteur en médecine. A la fin de l'année, les apparences étant sauvées, ils revinrent habiter chez Marie-Thérèse Minne, les deux docteurs se partageant le cabinet. Ils se complétaient d'ailleurs au niveau médical et, toute leur vie, une grande complicité régna entre eux.

Le 30 octobre 1858, Julia naissait. Au début de l'année 1861, ils prirent possession de la belle demeure patricienne qu'il venait de faire construire rue de la Station, avec, donnant sur la rue des Remparts (rue H. Neuman), les écuries et la remise pour le tilbury à un cheval du Docteur et la calèche bâchée à deux chevaux pour la famille.

Ils eurent la tristesse de perdre à la fin de l'année leur petite Julia, âgée de près de trois ans. Mais le 13 août 1862 à 10 h. du soir, naquit le petit Armand Victorin et en 1865, Jeanne-Marie.

Hélas, le 7 juillet 1871, à 9 h. du soir, Edouard Joseph Delcroix mourut à l'âge de 44 ans et 11 mois, dans sa maison, sachant que son fils Armand Victorin, âgé, lui, de 8 ans, avait de grandes capacités intellectuelles, que Victorin le guiderait comme un fils vers la médecine et que sa lionne d'Adèle saurait défendre son lionceau.

La veuve, dont les revenus étaient trop faibles pour bien lancer ses trois enfants dans la vie, vendit la belle maison pour en racheter une autre, toujours rue de la Station mais avec deux grandes vitrines, idéale pour le commerce, mais sans écurie car il n'y avait plus de belle calèche. Elle, qui était rentière étant jeune fille, s'établit comme négociante à 47 ans.

IV Armand Victorin Joseph Delcroix

Armand Victorin Joseph Delcroix est né le 13 août 1862, au 45 rue de la Station à Braine-le-Comte. Il avait une grande soeur, Lucrèce, son aînée de 5 ans et il en aura une seconde, Jeanne-Marie, de trois ans sa cadette.

Armand fit de solides études primaires chez les frères Marianistes, ordre enseignant français que le chanoine De Wouters, petit-fils du dernier châtelain de Braine, avait fait venir. Ces braves religieux traquaient le dialecte à l'école, mais une fois en rue, par réaction, c'est en brainois que les gamins s'exprimaient. Le wallon était la langue du peuple. Les médecins et les pharmaciens l'employaient avec la plupart de leurs clients. Quand, en 1934 et 1935, un jeune fermier brainois, Marius Bombart fut hospitalisé à Saint-Josse-ten-Noode et à Mariakerque, pour le rassurer, c'est en brainois que le Docteur Armand Delcroix lui parla.

Durant les vacances qui précédèrent son entrée en 5ème primaire, le père d'Armand, Edouard Delcroix, décéda. Par la suite, ce fut le déménagement, la mère se mit à travailler et la vie fut moins gaie pour Armand. Aussi, ce fut avec plaisir qu'il accepta de partir en pension au Petit Séminaire de Bonne-Espérance près de Binche. Pourquoi Bonne-Espérance ? Parce que la cousine Marie-Thérèse Sussenaire avait créé une bourse d'études de 300 francs, somme qui payait l'internat. Adèle, toujours pratique, avait pu l'obtenir pour son fils. Le Petit Séminaire accueillait les vastes bâtiments d'un ancien collège norbertin. Il fallait, pour terminer les humanités gréco-latines, de bonnes capacités intellectuelles, mais aussi une robuste santé, tant les conditions de confort, normal pour l'époque, était encore primitives. On passait les hivers transis dans de vastes locaux glacés. Pour se soigner, il y avait en permanence un bocal avec de la levure de bière fraîche, en se servant de la même cuillère, les enfants malades pouvaient se servir. Pas question de se dénuder pour se laver, on pouvait une fois par semaine se frotter les pieds dans des cendres de bois. Pour éviter toute mauvaise pensée à ces jeunes gens, on étudiait les auteurs classiques dans des éditions expurgées par le chanoine Feron qui, dit la tradition, pour conserver la rime, changeait "amour" en "tambour". Mais cet élitisme vieillot créait une certaine ambiance. Adèle, en femme avertie, avait fait jouer ses relations pour qu'un ou deux professeurs veillent aux études mais aussi à la santé de son petit garçon.

Le 10 mars 1877, Armand revint à Braine, assister à l'enterrement de Victorin, parti à 65 ans pour l'au-delà. Ce fut aussi le dernier repas dans la maison familiale, qui allait être vendue. On évoqua le luxe douillet et vieillot des réunions d'autrefois, sous l'oeil vigilant de Marie-Thérèse, et bienveillant de Victorin. On chuchotait que lorsque l'on avait évoqué devant le curé de Braine la grande charité et la bonté de ce vieux libre penseur, l'ecclésiastique avait répliqué que "ce n'était pas de la bonté, mais de la faiblesse !" Trois mois après, le Docteur Delvallée de Flobecq réouvrait le cabinet de Victorin.

Suite à des intrigues à l'évêché, quand Armand entre en Poésie, la bourse d'études de 300 francs lui est retirée. L'archiviste de l'évêché de Tournai a eu la gentillesse de me permettre de prendre connaissance des lettres échangées entre l'évêché et la mère d'Armand. Adèle Hawors nous y apparaît comme le type assez parfait de la grande bourgeoisie brainoise. Nous nous la représentons droite comme une statue moyenâgeuse, le port de tête royal. Toute cette génération de "demoiselles" ont été en général formées dans des couvents, en apprenant comment vivre avec standing tout en gardant étroitement liés les cordons de la bourse. Elles étaient formées non pour travailler mais pour commander avec compétence. Elles ont l'élocution et le style aisés. Avec la démocratisation de la poste, elles s'écrivent d'interminables lettres, sans brouillon et ... sans ratures !

Le 6 février 1879, Armand est en rhétorique, le cycle de formation des humanités s'achève. Ceux qui seront l'élite religieuse ou laïque de demain vont être lâchés dans la vie. On en a fait des hommes de devoir et on leur a appris aussi le froid réalisme qui permet d'arriver au but. Pour contenter sa mère, après de longs entretiens avec le président, Armand écrit et signe le dernier billet du 6 février 1879. Il a perdu sa candide rectitude juvénile, remplacée par une notion du devoir et du service.

L'année suivante, il était à Louvain. Réaliste, il terminera son doctorat à l'Université de Bruxelles en 1886. Tout à ses études, il ne fut plus beaucoup brainois. Quand, le 29 août 1882, sa soeur aînée Lucrèce épousa le professeur Richard, le témoin sera le cousin Arthur Delcroix.

Les registres de population nous apprennent que le 5 août 1887, Armand cesse d'être domicilié chez sa mère au 11 rue de la Station, pour résider à Senefelle. Le 8 juillet 1889, Adèle Delcroix Hawors, négociante âgée de 63 ans et sa cadette Jeanne-Marie, célibataire de 24 ans, sans profession, partent également habiter Senefelle.

Revenons en arrière. Après le décès du docteur Edouard Delcroix, la belle demeure fut vendue au négociant brainois Louis Gueuning. Son fils Louis continua le négoce jusqu'en 1920 époque où il partit habiter Marseille afin de ne pas s'éloigner de sa fille unique Cyprienne.

De 1921 à 1922, la vaste demeure fut occupée par le couple de négociant de Petit-Roeulx : Jules Ghigny et Victoria Dubray et leurs fils François et Louis nés en 1912 et 1916.

En 1922, le docteur Pierre Collin en y ouvrant son cabinet rendit à la maison sa destination première. Le docteur originaire de Genappe avait épousé le 25 septembre 1920 Marguerite Piron, auteur des remarquables « Souvenir d'enfance » paru dans le fascicule N°13. Le couple eut quatre enfants : Marguerite décédée à 15 ans en 1936, Monique qui a gardé comme seconde résidence la fermette de ses parents, Jean et Françoise qui mène à Paris une brillante carrière littéraire.

Les Cahiers du Grif

Direction de la rédaction : Françoise Collin

Collaboration : Armelle Leturcq

Assistante : Sacha-Eve Lajer

Suivi éditorial : Sylvie Tailland

© Les Cahiers du Grif

Descartes & Cie, Paris 1997



Françoise Collin
Rose qui peut

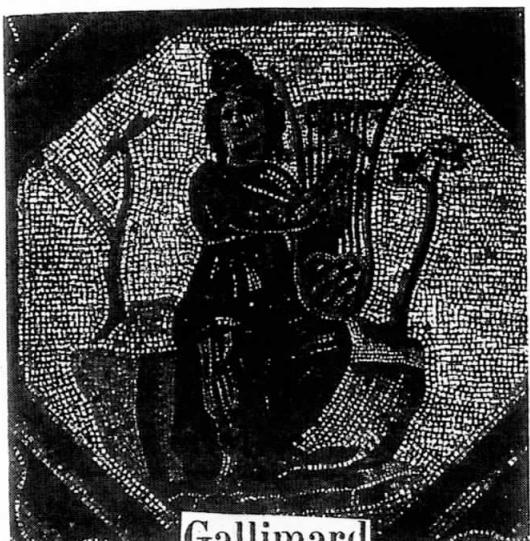
Françoise Collin

Née à Braine-le-Comte (Belgique), en 1928. Études de philosophie. Enseignement. Nombreux voyages en Europe. A publié des poèmes dans "Écrire 6" et, en 1959, un roman, "Le jour fabuleux", à propos duquel on écrivait : "Voici bien le langage féminin ici magistralement déployé" (Jean-Loup Dabadie, Arts) ; "Sous tant de mots, nu ou masqué, nous sentons un être vrai" (Nouvelle Revue française) ; "Plus encore qu'à Virginia Woolf, on songe à l'« Ulysse » de Joyce" (Marcel Lobet, le Soir de Bruxelles).

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Maurice Blanchot

et la question de l'écriture



TIERCE • LITTÉRALES

Françoise Collin, née en Belgique, professeur de philosophie, a publié des romans et récits (*Le jour fabuleux*, *Rose qui peut*, *331W20*, *Le nom*) ainsi que de très nombreux articles. A fondé et anime la revue *Les Cahiers du Grif*. Prépare une étude sur Hannah Arendt. Vit actuellement à Paris.



De 1861 à 1961 :



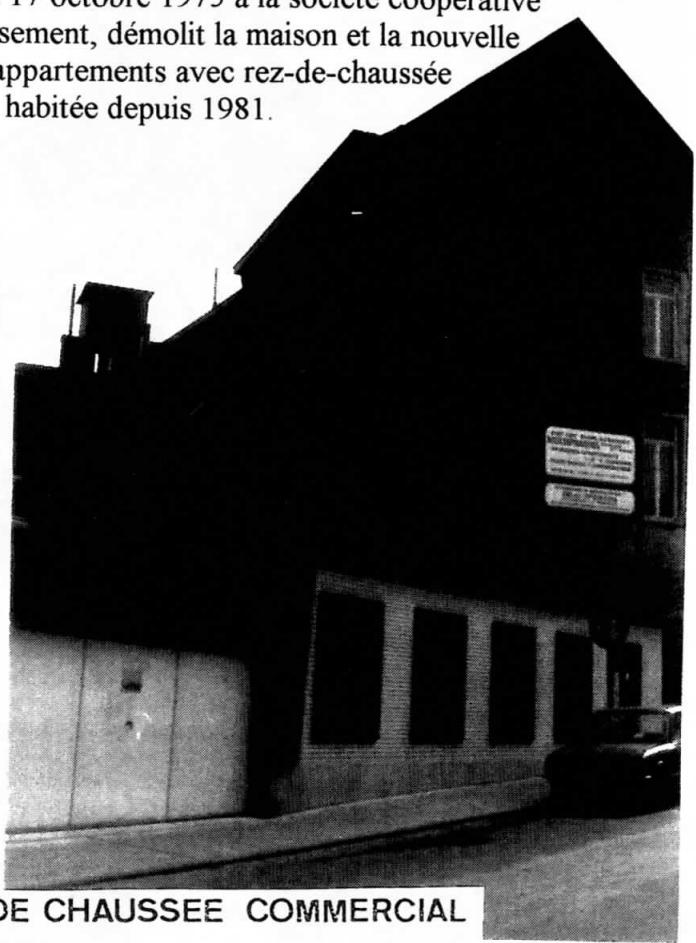
De 1961 à 1976 :



En 1960, le docteur prend sa retraite et vend le 26 novembre 1960 la maison au pharmacien Jean Clairbois et à son épouse Marie-Thérèse Renier. Les nouveaux propriétaires habitent la demeure patricienne mais démolissent les écuries rue Henri Neuman pour y construire, dans l'alignement, une pharmacie avec cinq vitrines suivies d'un garage pour deux autos. Habitant au N°7, et donc voisin contigu aux travaux, j'ai racheté 60 cm de terrain à Jean Clairbois et rebâti dans le style de la nouvelle pharmacie un nouveau garage pour auto, l'ancien étant destiné au tilbury du vétérinaire.

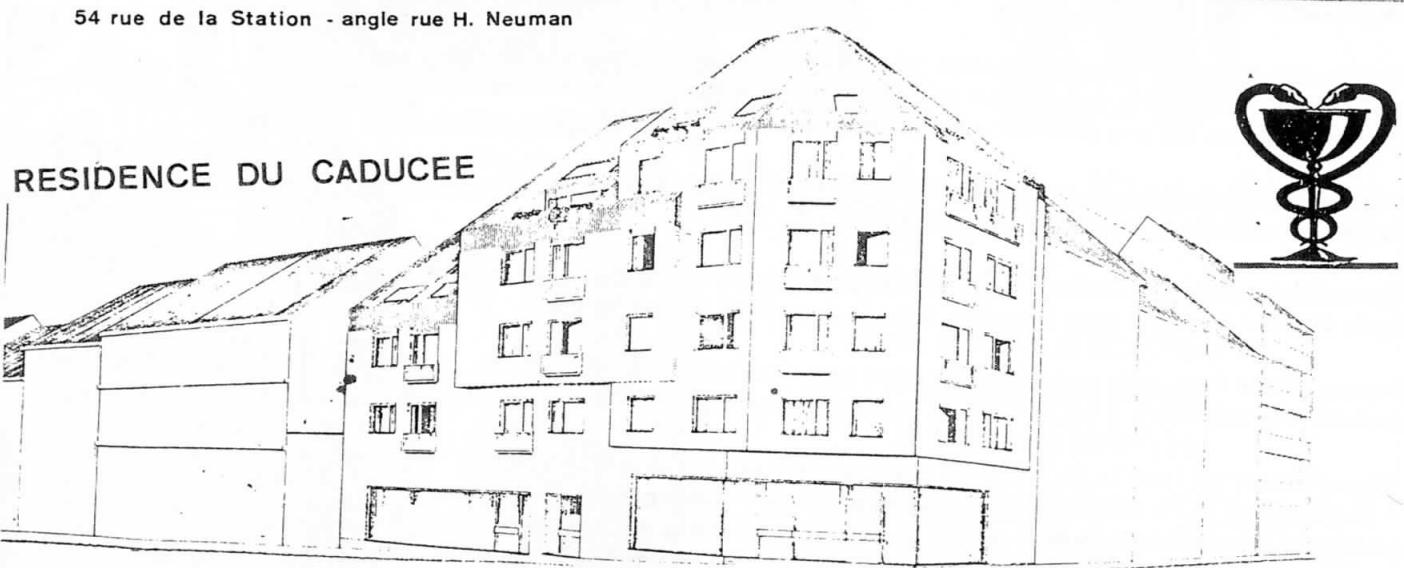
Mais la fatalité s'acharne sur ce couple pourtant bien sympathique. Marie-Thérèse décède en 1972 à 40 ans et Jean en 1975 à 49 ans. Avec lui disparaît la tradition des pharmaciens qui parlent wallon avec une partie de la clientèle. Jean laisse 5 orphelins et, si l'aîné a 23 ans, les cadets, des jumeaux, n'ont que 12 ans.

La maison et la pharmacie sont vendues le 17 octobre 1975 à la société coopérative « Multipharma » qui pour rentabiliser son investissement, démolit la maison et la nouvelle pharmacie, pour y construire un immeuble de 17 appartements avec rez-de-chaussée commercial. La nouvelle et vaste construction est habitée depuis 1981.



IMMEUBLE A APPARTEMENTS - REZ DE CHAUSSEE COMMERCIAL

54 rue de la Station - angle rue H. Neuman

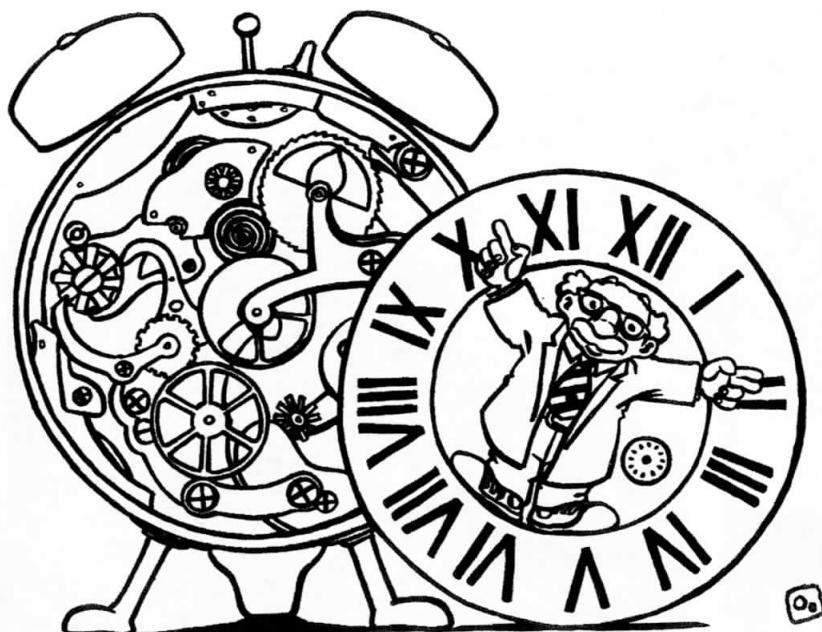


Depuis 1980.

O. AUQUIER et P. CORRIAT

L'OSTÉOPATHIE

Comment ça marche ?



Le mouvement, c'est la Vie...

EDITIONS FRISON-ROCHE

Olivier Auquier

Né à Boitsfort en 1958 d'une mère professeur technique et d'un père technicien en téléphonie.

Aîné de cinq enfants, il se passionne très tôt pour la mécanique générale et pour les sciences naturelles qui le sensibilisent toujours davantage aux sciences médicales. Dans ce domaine, il a une préférence marquée pour la médecine manuelle.

Il réussit brillamment des études à l'Université Libre de Bruxelles et ensuite en Angleterre où il est diplômé en Ostéopathie (D.O.) en 1986.

Peu après son mariage il s'installe à Braine-le-Comte parce que la ville était située à égale distance de Mons et de Bruxelles, lieux de travail des jeunes époux.

Depuis, Olivier Auquier et toute sa famille sont devenus Brainois de cœur. Toute l'activité professionnelle y est concentrée essentiellement à la rue Henri Neuman.

Olivier Auquier est l'auteur de différents ouvrages dont un, publié aux Editions Frison-Roche à Paris qui fait découvrir sa passion pour « l'ostéopathie ». Sa grande renommée internationale l'a déjà conduit aux quatre coins de la planète pour y exercer son art auprès d'une population très exigeante : les hommes politiques, les sportifs ou encore les artistes.



Olivier Auquier

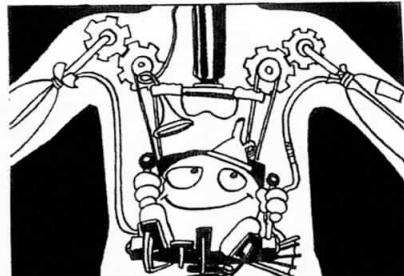
Né en Belgique en 1958, il suit son cursus à l'Université Libre de Bruxelles avant de devenir ostéopathe D.O. (1986) au collège de Maidstone-Kent en Grande-Bretagne, puis certifié de la Sutherland Cranial Teaching Foundation (USA) en 1989.

Membre de la Société Belge d'Ostéopathie (SBO) et au Registre Européen des Ostéopathes, sa terre du Hainaut le voit exercer l'ostéopathie à Braine-le-Comte.

Intéressé par les problèmes de santé de toute une population, il s'est spécialisé dans les traitements des pathologies sportives où sa renommée n'est plus à faire, tant les enjeux de carrière sont importants aujourd'hui.

Avec sa femme Katty, il milite pour une défense de l'environnement et le droit des générations futures à vivre dans un monde riche des expériences passées dont toutes les ressources auraient été préservées.

ENFIN FINI CES DROLES D'IDÉES SUR LA MANIÈRE DONT FONCTIONNENT LES MUSCLES ET LES OS.





DOCTEUR COLLIN

En 1920, mariage du docteur COLLIN et Marguerite PIRON.



Le pharmacien Jean Claibois et Marie-Thérèse Renier.



Pick - Quick

Venez découvrir :

- ◆ nos délicieux sandwichs
- ◆ plus de 30 variétés
- ◆ Boissons fraîches

Nos atouts : la fraîcheur et la qualité

1 Rue Henri Neuman - 7090 Braine-le-Comte
Tél. 067/55 71 23

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION



ABREUVOIR AUTOMATIQUE

" SANITAS

A NIVEAU CONSTANT & CONTINU

BREVETÉ S. G. D. C.

ENTREPRISES GÉNÉRALES



MAÇONNERIES

CARRELAGES & REVÈTEMENTS

Braine-le-Comte, le 26 Mai 1916

Clément Dessart

Successeur de EMILE FRANCOIS

26, Rue des Remparts, 26

BRAINE-LE-COMTE



Le N°20 rue de la Brainette.

Nous avons vu à la page 15 de cette étude qu'en arrivant de Miècret, Clément Dessart et sa nombreuse famille s'était installé rue Henri Neuman. Mais il est assez logique qu'un entrepreneur se construise une maison. Aussi, le 18 juin 1919, il achète à la Société Nationale des chemins de fer Vicinaux un terrain d'un are cinquante deux centiares rue de la Brainette.

Le 7 août 1914, les Allemands envahissent le Belgique et détruisent lors de leur avancée l'église de Miècret. Clément Dessart récupère lors du déblaiement ce qui peut être utile pour l'édification de sa maison et dans des chariots les amène à Braine où, durant la guerre, il construit une maison avec les pierres de l'église. La chair de vérité sera un balcon qui malheureusement n'existe plus, les portes et les fenêtres avec des vitraux proviennent aussi de l'église et même une porte de confessionnal sert de cloison dans la cave. Nous trouvons également dans la maison quelques beaux carrelages et faïences de réemploi.

Le 24 avril 1919, Clément déclare à la commune qu'il habite au N°22 de la rue de la Brainette où il décore la dessus des fenêtres et de la porte de motifs décoratifs de sa fabrication. Décorations que le propriétaire actuel entretient avec beaucoup d'amour.





Je vous ai raconté dans le fascicule N°11 « L'Hôpital - Hospice Rey » à la page 32 qu'afin d'édifier l'orphelinat ÉTIENNE, la Commission des Hospices avait acheté en 1912 la ferme Gailly. Après la guerre ne pouvant plus réaliser ce grand projet suite à la dépréciation de l'argent, elle la revend le 17 juin 1920 à Joseph Duquesne époux d'Alice Pappleux pour 48.000 fr.. Je ne sais pour quel motif, ceux-ci la revendent à Clément Dessart qui saute sur l'occasion d'avoir une habitation et de vastes installations de plus d'un hectare. Ayant une nouvelle habitation, le 15 décembre 1920, il vend la belle maison qu'il vient d'achever à Joseph Philippe chef-garde convoi au chemin de fer et à son épouse Bertha Guilmot. Ce couple n'ayant pas d'enfant éleva leur nièce Bertha Philippe qui avait perdu sa maman. En 1958, après leur décès Bertha revint habiter la belle maison accompagnée de son mari Norbert Smoos et de leur deux fils.



Bertha Guilmot



Bertha Philippe
Norbert Smoos



Joseph Philippe

Bertha Guilmot Docteur Barbe

Entreprises Générales

MAÇONNERIES
BÉTON ARMÉ
CARRELAGES

Matériaux de Construction

Registre du Commerce : Mons n° 36

Cpte Crt Chèques Postaux n° 217.46

Cpte Crt Sté Gle de Belgique n° 28.913

TÉLÉPHONE N° 65

Facture No.

92

BRAINE-LE-COMTE, le 20 avril 1942.
RUE DE MONS, 65.

M. *Clément Dessart*

Rue de la Station, 8/8.

Doit à

ENTREPRISES DESSART S^te A^{me}

pour fournitures et travaux ci-dessous détaillés, payables au comptant :

Un artiste de 75 ans.

Connaissez-vous le père Dessart ?

Il arrive à Braine en 1912 pour reprendre les affaires de l'entrepreneur Emile François.

Il était flanqué de huit fils, beaux gars pleins de santé et de force et de volonté de vaincre les difficultés.

Et cette belle famille que S.M. le Roi avait honorée en tenant un de ses fils sur les fonds baptismaux, devait être pour tous, un exemple permanent de travail incessant qui va vers la victoire sous la conduite d'un père dont les armes était l'amour des siens et un courage admirable même chez un homme qui n'a pas reculé devant les charges écrasantes.

La firme Dessart, ruche active, s'est fait un nom chez nous et ailleurs parce qu'elle avait en elle-même, des cerveaux et des bras dont tous les efforts convergeaient vers le même but.

Et pourtant... Interroger le vieillard alerte et jovial qu'est resté Clément Dessart !

- « Je travaille depuis l'âge de 14 ans. Je n'ai jamais été beaucoup à l'école et n'possède que de vagues notions de dessin. Et j'ai comme maçon, construit des immeubles les plus divers, entrepris des constructions d'édifices importants, collège, écoles et églises. Je suis toujours parvenu sans erreur, j'ai commandé de véritables armées d'ouvriers et de manœuvres. »

« Après 55 ans de travail, je me suis retiré. Mes fils poursuivent l'œuvre commencée...

Moi, je travaille maintenant pour mon plaisir. »

- Comment, vous travaillez encore ?

Et cette question vous vient sur la langue sans grand étonnement car vraiment, il est facile de se rendre compte que cet homme, au regard plein de pensée, serait des plus malheureux s'il devait demeurer assis, et les bras ballants ...

« Si je travaille encore! Mais venez voir ... »

Clément Dessart vous conduira chez lui dans cette grande maison qui fut une ferme, rue de Mons. Au fond des vastes installations de ce qui est maintenant la S.A. Dessart, le vieillard à longues moustaches, vous introduit sous un hangar où apparaissent des merveilles.

« Voilà ce que je fais moi maçon, sans l'aide de personne, sans machine, sans moule, avec du fer et du béton. »

« Ce sont des vases de toutes les formes garnis de moulures vraiment artistiques. »

Le béton est coloré avant d'être modelé et de former un bloc unique et de teintes variées et inaltérables.

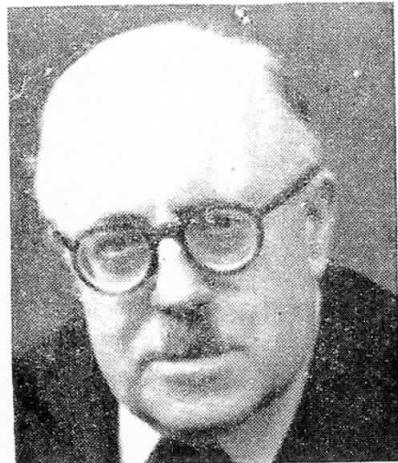
Il y a des pièces en quantité de toutes formes et de toutes conceptions.

Signalons tout particulièrement la construction que nous voyons à droite de la photo ci-dessus. L'artiste y a reproduit en béton coloré de nombreux motifs d'architecture qui sont des souvenirs de sa longue vie de maçon. Et il faut noter qu'en divers endroits, cette construction présente des parties de quelques millimètres à peine d'épaisseur.

Monsieur Dessart est à féliciter chaleureusement pour ces diverses réalisations qu'il a conçues et exécutées sans l'aide de personne avec des matériaux qu'il trouve chez lui.

11. Robert
HIERNAUT

Ancien conseiller, collaborateur du GLOSSAIRE brainois, le « conservateur » de notre histoire locale et de notre folklore.



Quand nos astinne gaminhs.

Robert Hiernaute a fait paraître dans la «Feuille d'Annonce» les souvenirs de son enfance brainoise au début des années 1900 sous le titre : « Quand nos astinne gaminhs ».

Pour les Brainois qui ne sont plus bilingue, français - wallon, je traduis :

En haut, à droite en descendant, il y avait Madame Castermant, Camille Mahieu, le pharmacien Branquart, Victoric Demaret, Jurion un des banquiers et Charles Roland le marchand de machines agricoles. Plus bas, au coin de la rue Baudouin, c'était le magasin Lhoir suivi d'un autre de Jules Dekégels, le tailleur Antoine, qui avait une jambe accidentée et qui allait avec une canne. Plus bas, c'était Maxime Delescolle, entrepreneur de maçonnerie, le menuisier Branquart qui tenait un café bien tranquille où les gens paisibles ont usé des tables à jouer aux cartes... On arrivait à René Dumont, le marchand de couleur puis, à une maison qui a été occupée un moment par Monsieur Lecomte, le secrétaire et puis, au coiffeur Baillieux où il y avait un cabaret.

Après la rue de la Brainette, le magasin du coin était un commerce d'aunage et d'épicerie d'Alexandre Rosy qui avait remplacé Gosselin marchand de toile. Il y avait encore Alphonse Hubleau, le tailleur Deweerd et Monsieur Léon du Bois d'Enghien. Après, c'était un trou qui avait été dans le temps un vivier communiquant avec la blanchisserie de l'autre côté de la rue Rey Aîné. C'était là que l'on déversait les ordures de la villa avant que l'architecte François, dit Castia, bâtisse de belles maisons qui commencent par la sienne et finissent par celle d'Heuchon, l'ancien sous-chef de gare. Après, il y avait le magasin de tabac Henrion, plus loin le marchand de charbon Dubois suivi de l'école des filles des demoiselles Delporte et Vanholder qui avaient une vingtaine d'élèves. Enfin, il y avait le magasin de couleur et de tapis de Valentin Denayst et le « Grand Café de l'Epervier » tenu par Catherine du Marouzet.

Voici quelques anecdotes qui égayaient les soirées en 1900 racontées par Robert Hiernaute :

Un jour au soir, je me souviens d'avoir vu un attroupement au coin de la rue Baudouin. Vital et Charles Brichaux avaient profité de la soirée humide pour aller vider leur tonne dans le jardin du « champ des vaulx ». A ce moment là, il n'y avait pas le tout à l'égout. Malheureusement, la fameuse tonne était vieille, le fond s'était détaché et voilà le tout sur la rue. Quelle odeur ! Ils ont pris des brosses et des seaux et, tout penaud, ils ont envoyé le tout à l'égout. Pour finir, ils ont ri avec tout le monde. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire.



On a envoyé le tout à l'égout et ils ont ri avec les autres.

Alphonse Hubleau était un fin menuisier. Il travaillait pour toute la ville et avait son atelier rue de la Brainette. Il fallait souvent attendre longtemps pour avoir les commandes. Quand on réclamait, il avait réponse à tout. Il avait entrepris la menuiserie de la villa du pharmacien Branquart au 24 de la rue du Viaduc mais cela traînait. Le pharmacien lui demande : « Eh bien Hubleau, quand allez-vous avoir fini ? » - « C'est fini Fernand mais il manque encore une pièce à mettre » - « Quelle pièce ? » - « Un crampon pour vous pendre au grenier » - « Vous êtes un crapuleux Alphonse ».

Vous êtes un crapuleux Alphonse.



Alphonse avait un jour glissé sur une pelure d'orange et était tombé dans la vitrine de Mia Moncha. Le docteur Oblin lui demande : « Comment avez-vous fait Alphonse ? » - « Comment est-ce qu'on tombe docteur ? ».

A propos de son frère Alfred Hubleau décrit par Camille Dulait, Robert Hiernaux nous raconte qu'un jour après avoir joué aux cartes jusqu'à trois heures du matin chez Zante Hainaut, voilà qu'au moment d'ouvrir la porte, il s'aperçoit qu'il n'a pas de clé. Il frappe. Sa femme vient voir à la fenêtre d'en haut « C'est vous, Hubleau ? » - « Vous ne pensez pas que c'est une amie qui vient demander une tasse de café à cette heure ci ? » - « Vous, si vous n'aviez bu que du café, vaurien, il y aurait longtemps que vous seriez au lit ».

Il y avait aussi Théophile Bernard le boucher complètement chauve, toujours avec ses gros sabots et sa longue pipe de terre. Un jour, il y avait devant chez Théophile un baudet et une charrette, le docteur Branquart passe et dit à Théophile en désignant le baudet : « Celui-là, il n'est pas arrivé comme vous. Il a encore tous ses cheveux ». Mais naturellement, Théophile a la réponse : « C'est votre cousin, René ... Vous voyez bien il est entre deux brancards ! ».

On s'amusait à bon marché. On asticotait les voisins, on riait sans se faire du mauvais sang. C'était le bon temps nous dit Robert Hiernaux. C'était surtout le temps de sa jeunesse qu'il revoit en rêve.

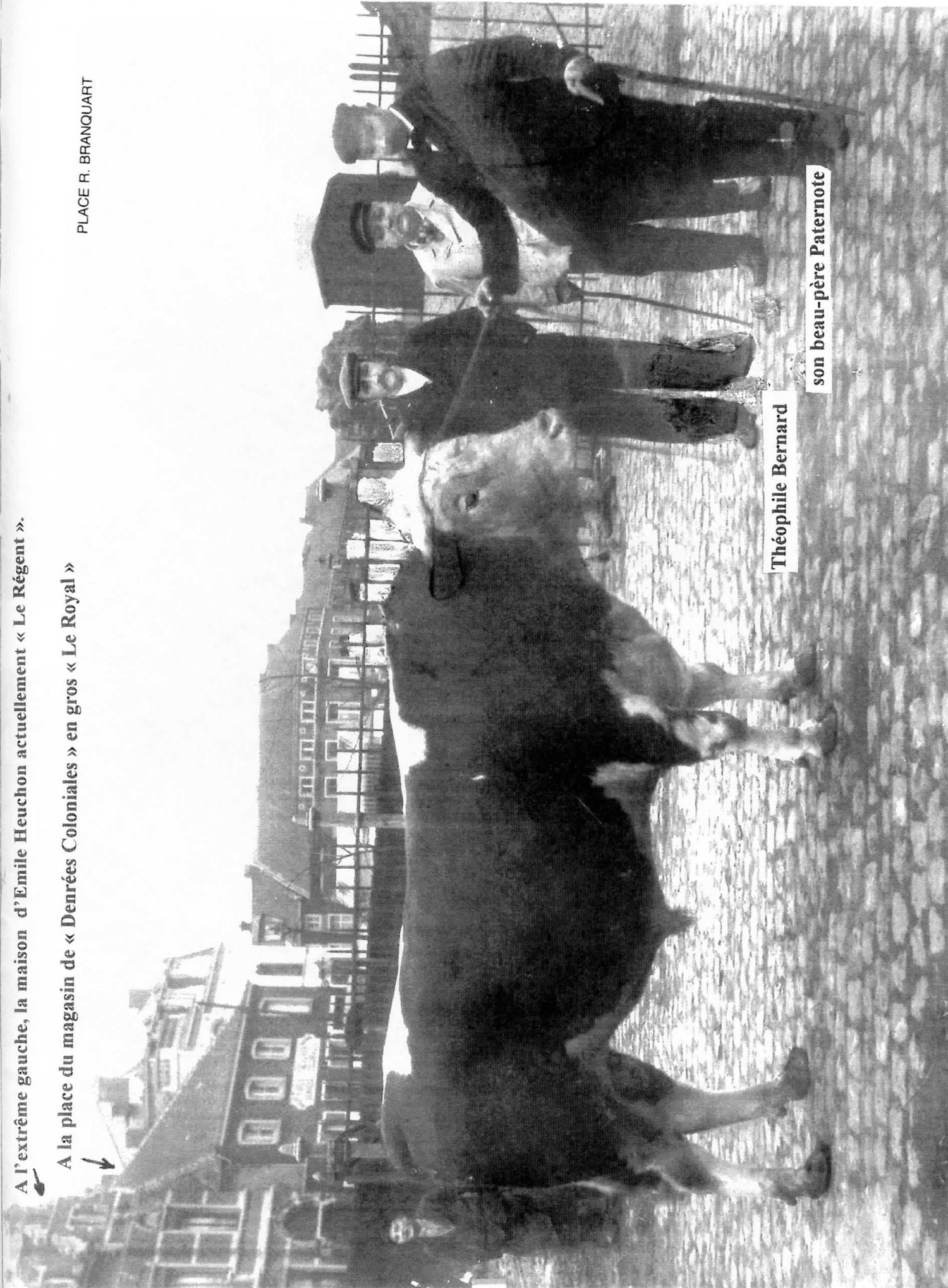
Mais il nous apprend que dans la rue des Remparts, après le ruelle Larcée que les Brainois appelaient ruelle à Kie, il n'y avait plus que de vieilles bicoques si délabrées qu'elles n'étaient habitées que par des chats et des rats sauf à la Coulette, le « Château d'Anvers » qui a été habité jusqu'à sa démolition en 1902 par Djosé du Marouset. Toutes ses baraqués vétustes appartenaient à Mathilde Capitaine habitant rue de Binche et qui avait l'air d'une sorcière avec sa jupe à trous et, d'une couleur indéfinissable, un bas de chaque sorte. Sa maison était sale comme un rang de cochons avec de nombreux chats. Pour ne pas devoir nettoyer les vitres et pour ne pas devoir les remplacer, elle laissait ses persiennes fermées. Aussi, il fallait se boucher le nez quand on entrait et pourtant, c'était la fille du jardinier Augustin Branquart. Quand on a abattu les vieilles bicoques avec des cordes, les gamins ont été regarder pendant des heures. Heureusement que les petites bêtes ne mangent pas les grosses parce qu'il en est sorti des poux et des puces sans compter les souris et les rats



A l'extrême gauche, la maison d'Emile Heuchon actuellement « Le Régent ».

A la place du magasin de « Denrées Coloniales » en gros « Le Royal »

PLACE R. BRANQUART



son beau-père Paternote

Théophile Bernard

Bondieu Rue de la Station 42

D'Hal Paternoster **CREDIT A L'INDUSTRIE**

REPARATIONS

Bernard
Bataille

"*Couffure Aline*, 44

Denis

Servi Frais
Rue de Station 46

Paquet
Fania
Greer
Dontaine

Soupart
Cheron
48

50

Studio Photo Profil
Philippe Dontaine
Rue de la Station 50



"Coiffure Aline", Rue de la Station, 44

Servi Fra
Rue de Station



MONSIEUR ET MADAME WAEGENAERE et JEAN et ANDRE

1934

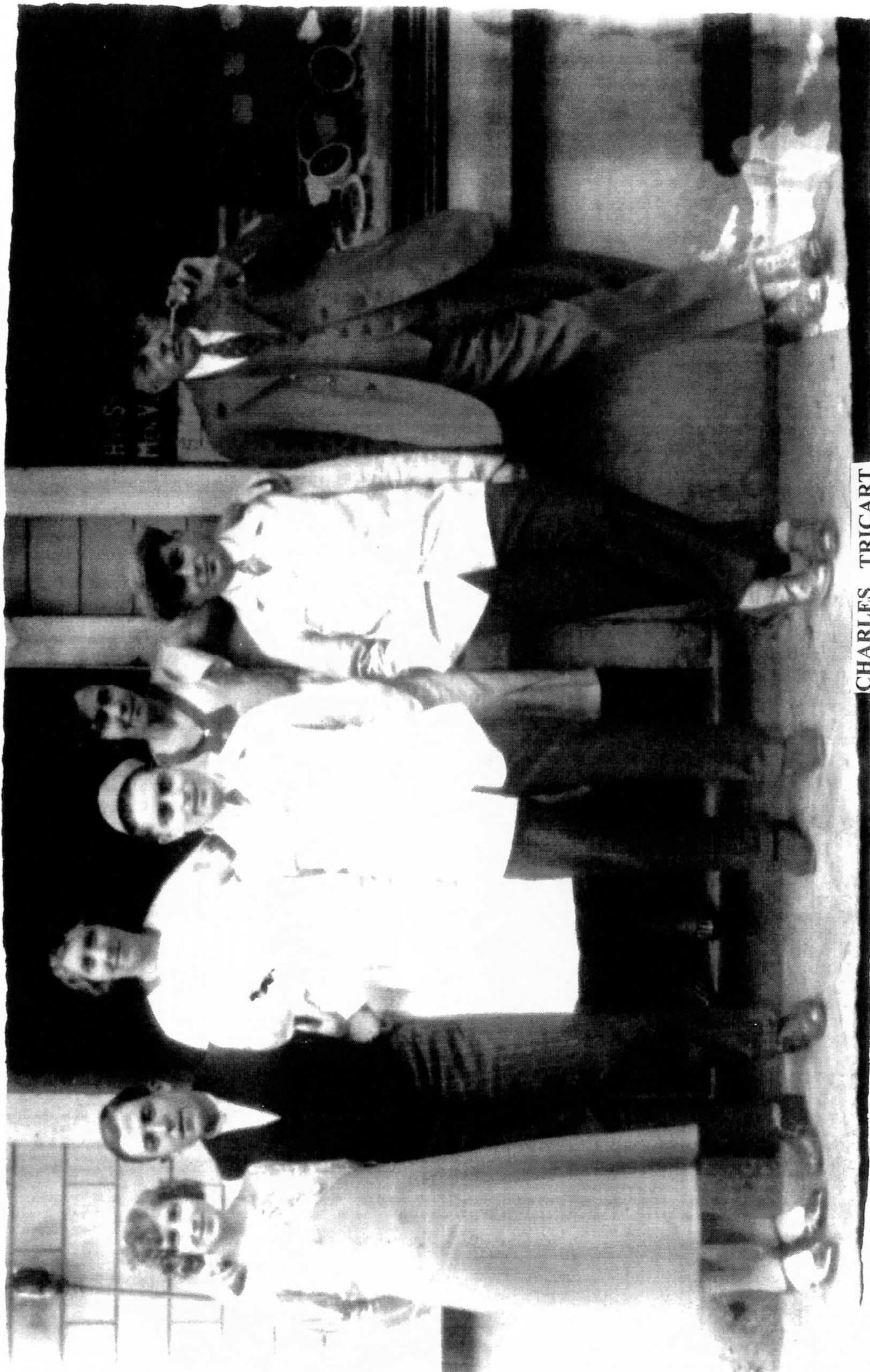


SOCIETE NATIONALE DE
CREDIT A L'INDUSTRIE

Rue de la Station 42

LA VITRINE DU BONDIEU D'HAL et JEAN et ANDRE WAEGENAERE

"Coiffure Aline"

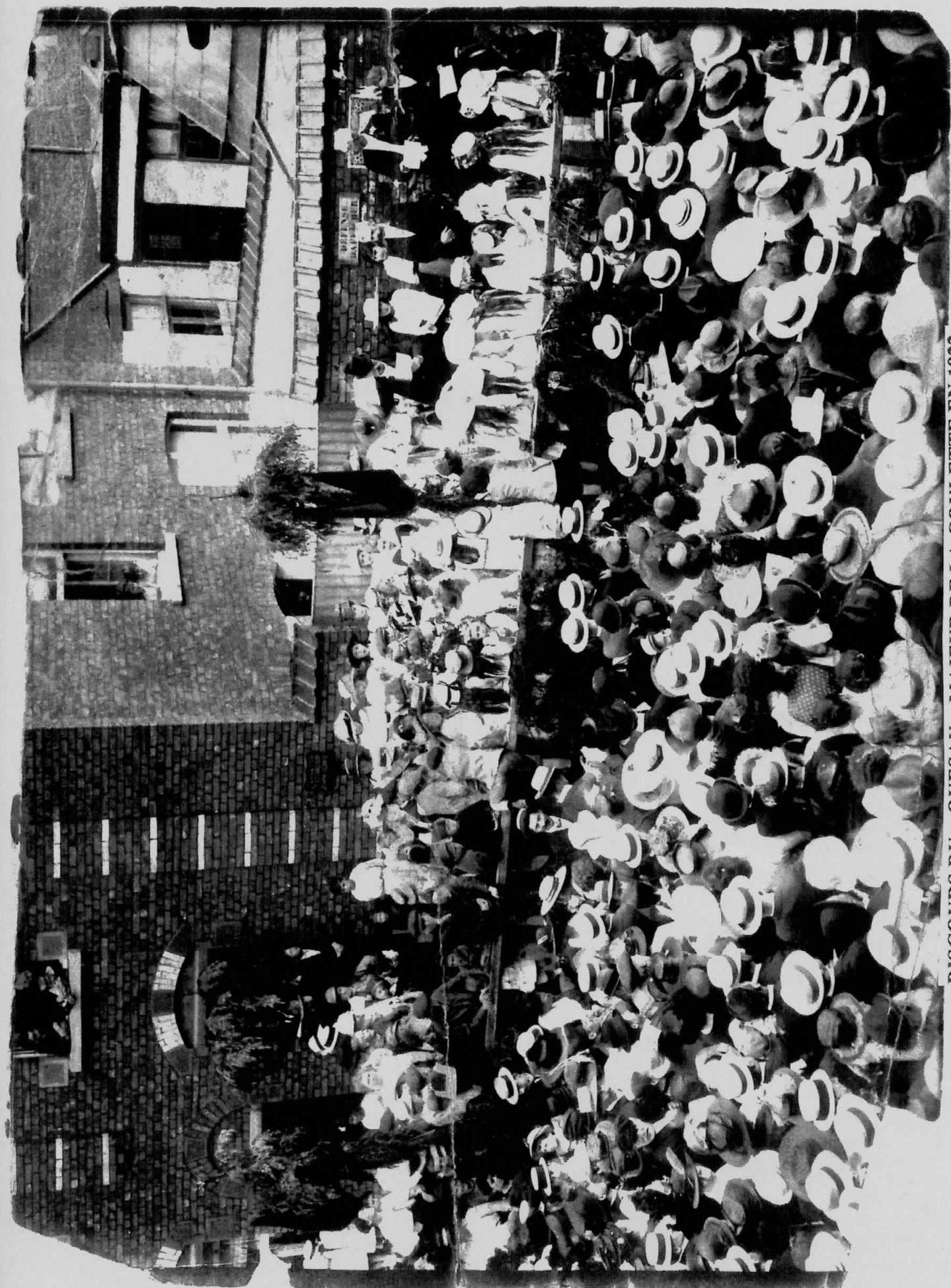


CHARLES TRICART

—

THEOPHILE BERNARD avec sa pipe de terre.

VITAL



DISCOURS DU « QUESAU » MAIEUR DE LA COULETTE EN 1922.

Dans la même collection

1. 150 ans de vie agricole (1692 – 1851)
2. Le paléolithique à la Houssière
3. L'âge du Bronze à la Houssière
4. Favarge, un hameau de Braine-le-Comte
5. Coraimont, hameau de la Houssière
6. Les dindons de Ronquières
7. Braine-la-Neuve et son foyer culturel
8. A travers les comptes de l'hôpital, la vie des Brainois dans la première moitié du 18e siècle
9. La vie à Ronquières du 15e au 18e siècle
10. Nouveau visage de Braine-le-Comte au cours du 18e siècle (1ère partie)
11. L'hôpital – hospice Rey ou avant la sécurité sociale (1800 – 1921)
1ère partie
12. Le bureau de bienfaisance ou avant la sécurité sociale (1795 – 1929)
13. Souvenirs d'enfance de Marguerite Piron – Collin
14. Nouveau visage de Braine-le-Comte au cours du 18e siècle (2e partie)
15. Le crieur municipal en Wallonie.

170 fr. le fascicule, plus éventuellement 40 fr. de port, au syndicat d'initiative grand place
Tél. 067/55.20.64 compte 068/040436054.



UN DERNIER MOT à mes voisins « neumaniens », beau mot créé par notre échevin.

Début janvier paraîtra la seconde édition de ces fascicules. Elle sera enrichie de vos apports et illustrations nouvelles intéressant le grand public. Ainsi naîtra, je l'espère, d'édition en édition une certaine douceur et chaleur de vivre « neumanienne » digne de ses habitants qui seront tournés vers l'avenir et la culture mais avec un art de vivre et convivialité d'il y a cent ans.

Votre Héraut- Crieur, Conteuse

Jacques BRUAUX

DECEMBRE 1997.